

AMERIC VESPUCE

L'ATTRIBUTION DE SON NOM AU NOUVEAU-MONDE.

PAR

M. HENRY VIGNAUD.

Président de la Société

Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*.

Nouvelle série, tome IX, 1912, p. 239-299.

•

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

—
1912



AMERIC VESPUCE

L'ATTRIBUTION DE SON NOM AU NOUVEAU MONDE

PAR

M. HENRY VIGNAUD

Président de la Société

Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris.*

Nouvelle série, tome IX, 1912, p. 239-299.

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

—
1912

AMERIC VESPUCE

L'ATTRIBUTION DE SON NOM AU NOUVEAU MONDE

PAR HENRY VIGNAUD

Président de la Société.

I

SAINT-DIÉ ET LE GYMNASÉ VOSGIEN

C'est dans la petite ville de Saint-Dié, enfouie au milieu des Vosges, et aujourd'hui encore éloignée de tout grand centre, que, par un concours de circonstances bizarres qui eurent des conséquences invraisemblables, le Nouveau Monde reçut, il y a quatre siècles, le nom du navigateur florentin Americ Vespuce.

Si isolée qu'elle fût, la ville de Saint-Dié¹ était, au commencement du XVI^e siècle, un de ces petits centres intellectuels, moins rares à cette époque qu'on n'est porté à le croire. Son souverain, le duc René II d'Anjou², qui fut, comme son aïeul le bon roi René, un Mécène éclairé et

1. Saint Dié, Diez ou Déodat, vulgairement Dicudonné, était évêque de Nevers en 655. Il abandonna son siège pour se vouer à la prédication et au prosélytisme et passa en Lorraine où il fonda, vers 669, dans le beau vallon qui se développe au confluent de la Meurthe et du ruisseau de Robache, et auquel il donna le nom de Val de Galilée, un monastère autour duquel se forma la ville de Saint-Dié dont la juridiction métropolitaine lui fut attribuée et resta à ses successeurs. C'est ce monastère qui devint plus tard le célèbre chapitre de chanoines que l'on identifie avec le Gymnase vosgien. Saint-Dié, dont le fondateur mourut en 679, ne fut complètement sécularisé qu'au XV^e siècle.

2. Il était d'Anjou par sa mère Yolande, fille du bon roi René d'Anjou, lequel était devenu duc de Lorraine par son mariage avec Isabelle, fille de Charles II de Lorraine, dont elle hérita en 1431.

En 1453, René avait cédé son duché de Lorraine à son fils Jean de Calabre, dont le fils Jean Nicolas mourut en 1470 sans postérité, ce qui donna la couronne ducale à René II, en 1473. C'est son deuxième fils, Claude, qui devint la tige de la grande Maison de Guise. La Lorraine, à cette époque, était considérée comme vassale de la

généreux, aimait les lettres et les arts. Grâce à sa protection, il se forma à Saint-Dié une sorte d'académie connue depuis sous le nom de Gymnase vosgien, composée d'un petit nombre de lettrés et d'érudits dont les noms et les écrits ont été soigneusement relevés par les Dédotiens, qui regardent avec raison le Gymnase vosgien comme une des plus anciennes associations savantes de l'Europe¹.

Le chapelain du duc, qui était en même temps l'un de ses conseillers et chanoine du chapitre de Saint-Dié, Gauthier Lud, fut le fondateur, l'inspirateur et le principal soutien de cette association. Ce chanoine était un érudit lettré, doublé d'un artiste ; il avait de la fortune, dont il faisait le meilleur usage, et appartenait à une famille notable². En 1507, il introduisit l'imprimerie à Saint-Dié et l'installa dans la maison même de son neveu, Nicolas, qui fut son collaborateur effectif et dévoué. C'est de cette officine qui, comme toutes celles de ce genre à cette époque, était en même temps une librairie, que sortirent, en 1507, un petit ouvrage de cosmographie destiné à devenir célèbre, et des cartes qui valent aujour-

France, et dans le conflit entre Louis XI et Charles le Téméraire, qui fut tué le 5 janvier 1477 sous les murs de Nancy, René combattit pour la France à la tête des Suisses et des Lorrains.

En 1453 son duché fut reconnu nominalement indépendant, mais il resta en fait sous la domination de la France, et en 1737, sous le huitième successeur de René, François-Étienne, il fut donné en usufruit à Stanislas Lecziński pour revenir définitivement à la France, ce qui eut lieu en 1768. Pendant ce temps le dernier duc de sang lorrain, François Étienne, se faisait élire empereur d'Allemagne en 1745 et devenait ainsi la tige de la Maison d'Autriche-Lorraine.

1. Outre les trois Lud, Waldseemüller, Ringmann et Jean Basin, mentionnés plus longuement ci-après, l'auteur d'une curieuse étude, résultat de longues recherches dans des documents inédits, cite une douzaine de membres du Gymnase vosgien, distingués à divers titres. La plupart étaient chanoines ou dignitaires du chapitre de Saint-Dié. Seuls, parmi ceux qui s'occupèrent de la publication de la *Cosmographiæ Introductio*, Nicolas Lud et Ringmann étaient laïcs. (GASTON SAVE: *Vautrin Lud et le Gymnase vosgien*. Extrait du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, vol. XV, année 1889-1890. Saint-Dié, in-8° avec planche, pp. 50).

2. Son père appartenait au service militaire des princes de Lorraine. Son frère aîné, Jean, qui fut aussi l'un des secrétaires du duc, était l'auteur d'une sorte de chronique publiée en 1500, intitulée *Dialogue de Johannes* et écrite tout à l'honneur du duc. Le fils de Jean, Nicolas, devint aussi secrétaire de René et succéda à son oncle comme maître général des Mines de Lorraine, ce qui était un poste important et fructueux. Les Lud paraissent être originaires de Provence. Gauthier, qui nous occupe plus particulièrement ici, s'appelait en réalité Vautrin ou plutôt Valtrin, ainsi que le porte son testament écrit en 1526. Mais dans les textes latins ce nom prit la forme de Gualterus, d'où le français Gauthier. Il naquit en 1448 et mourut en 1527. Sur ce personnage et sur son collaborateur, voyez le Mémoire de Gaston Save, cité ci-dessus, le discours de M. René Ferry, du 26 février 1911, et l'*Histoire littéraire de l'Alsace* de CH. SCHMIDT, t. II, pp. 110 et sq.

d'hui leur pesant d'or, où figure pour la première fois le nom d'Amérique.

Nous allons voir comment cela se fit.

II

L'OUVRAGE DE PTOLÉMÉE

A l'époque où Lud introduisait l'imprimerie à Saint-Dié, les questions de géographie, que l'on confondait alors avec la cosmographie, occupaient beaucoup les érudits. Les nouvelles découvertes maritimes qui se suivaient rapidement depuis un demi-siècle, aux extrémités du monde connu, leur donnaient un intérêt particulier qu'entretenait la publication des lettres de Colomb et de Vespuce, imprimées et réimprimées fréquemment au début du xvi^e siècle, tant en latin qu'en espagnol, en allemand et en français.

Parmi les ouvrages qui traitaient de ces matières, la cosmographie de Ptolémée tenait la première place. Le célèbre géographe alexandrin jouissait alors d'une autorité incontestée. Son livre, qui résumait tout ce que les anciens savaient relativement à l'étendue du monde, à ses divisions, à ses climats, ainsi qu'à d'autres particularités essentielles, était partout recherché et on ne cessait de le réimprimer, en apportant à chaque édition nouvelle les corrections et les additions nécessaires pour le mettre à point.

La langue grecque n'ayant commencé à se répandre en Occident qu'au xv^e et au xvi^e siècle, quand la prise de Constantinople par les Turcs eut chassé des centres lettrés de l'empire d'Orient la plupart des savants chrétiens, c'est en latin que l'œuvre de Ptolémée fut mise à la portée des érudits et des curieux. Un des rares hellénistes de l'époque, le toscan Jacques Angelo, s'était empressé de la traduire et c'est sa traduction que pendant longtemps on réimprima, quoiqu'elle fût défectueuse. Elle parut pour la première fois en 1475¹, et en 1490 il y en avait déjà eu six éditions qui, toutes, portaient des corrections au point de vue du texte² et

1. Il y a une édition qui porte la date de 1462, mais tous les bibliographes savent qu'il y a là une erreur typographique et qu'il faut lire une autre date, probablement celle de 1482.

2. L'édition de 1478 fut revue par G. Gemistus et D. Calderinus; celles de 1482, de 1486 et de 1490 le furent par Nicolo Donis. Celle de 1507 eut les soins de Marcus Beneventano et de Joannes Cota, et celle de 1511, ceux de Bernard Sylvanus. Ce n'est qu'en 1525 que Pirkheimer retraduisit l'œuvre entièrement. Avant cela Regiomontanus en avait commencé une nouvelle traduction que Toscanelli devait revoir.

dont quelques-unes avaient reçu d'utiles additions. Aucune, cependant, ne traitait des nouvelles découvertes. Et ce n'est qu'en 1508 qu'il en parut une à Rome à laquelle on avait ajouté un supplément relatif à ces découvertes, ainsi qu'une carte qui les représentait graphiquement ¹.

III

LE PTOLÉMÉE PROJETÉ A SAINT-DIÉ

Mais avant que cette édition de Rome ne fût imprimée, Lud avait formé le dessein d'en donner une plus correcte, plus complète, plus riche en renseignements nouveaux que toutes celles que l'on possédait et qui devait, en effet, les surpasser toutes.

Il est difficile de fixer l'époque exacte à laquelle Lud conçut ou embrassa l'idée de donner cette nouvelle édition de Ptolémée ; nous voyons cependant qu'au cours de l'année 1507, celle même où l'imprimerie paraît avoir été introduite à Saint-Dié par ses soins, Lud fit imprimer à Strasbourg un petit traité de cosmographie intitulé *Speculi Orbis*, dans lequel il annonce la prochaine publication, à ses frais, d'une édition de Ptolémée, revue, corrigée et augmentée, tant par ses soins que par ceux de Martin Waldseemüller « l'homme, ajoute-t-il, le plus savant en ces matières qu'il y eût ² ».

1. Il s'agit de l'édition de Rome de 1508 publiée par Evangelista Tosinus avec les corrections de Marcus Benevent et de Jean Cota et d'importantes additions. C'était un nouveau tirage d'une édition que le même éditeur avait publiée l'année précédente, mais avec des augmentations en plus qui consistaient en une description du Monde Nouveau par Marcus Benevent, dans laquelle il avait compris Terre-Neuve, ainsi que la terre de Santa-Cruz, qui désignait le Brésil, et une mappemonde embrassant les nouvelles régions, dressée par Jean Ruysch. Avant la découverte, faite de nos jours seulement, de la carte de Waldseemüller de 1507, dont il sera question ci-après, c'était la première carte imprimée, connue représentant une partie de l'Amérique, mais sans ce nom.

2. On ne connaît que deux exemplaires de ce *Speculi Orbis*, l'un qui fut découvert en 1862 par le bibliographe américain Henry Stevens et qui se trouve au *British Museum*, l'autre qui est à Vienne. Le premier exemplaire a été signalé par Stevens à Major, qui en a longuement parlé dans son mémoire sur la carte de Léonard de Vinci, Londres, 1863, in-4, ainsi que dans son *Prince Henry*, Londres, 1883. Harris et d'Avezac l'ont décrit, l'un dans sa *B. A. V.*, n° 49, l'autre dans son *Hylacomylus*, pp. 64 et sq., où l'on trouve le texte et la traduction des principaux passages de l'ouvrage.

C'est une plaquette de 4 feuilles in-4°, sortie en 1507 de l'officine strasbourgeoise de Jean Grüniger. Dans sa dédicace au duc René qui est datée de Saint-Dié, 1507, Lud parle de son livre comme d'une description du Monde qui l'a longtemps occupé et à laquelle il a donné ce titre de *Miroir du Monde*.

D'autre part nous apprenons par une lettre de ce même Waldseemüller qu'à la date du 5 avril 1507 il s'occupait activement, à Saint-Dié, de ce Ptolémée pour lequel il avait besoin d'un manuscrit qu'il savait appartenir aux dominicains de Bâle, et dont il sollicitait la communication ¹.

Il est donc certain que Lud préparait le Ptolémée qu'il voulait publier avant que ne parussent les deux éditions romaines de 1507 et de 1508, et avant même les autres publications savantes auxquelles il prit part.

IV

MARTIN WALDSEEMÜLLER

Pour la publication du grand travail qu'il projetait, Lud s'était assuré le concours de deux jeunes érudits, qui allaient en être les ouvriers principaux : Waldseemüller, déjà nommé, et Mathias Ringmann.

Le premier était vraisemblablement Fribourgeois. On ignore la date exacte de sa naissance, mais on sait que le 7 décembre 1490 il fut admis comme élève à l'Université de Fribourg-en-Brigau ², ce qui suppose qu'il avait alors une dizaine d'années. Il serait donc né vers 1480. Selon l'usage du temps, qui autorisait ceux dont les études savantes étaient la vocation, à donner à leur nom une forme grecque ou latine, il traduisit le sien en celui de *Ilacomilus*, c'est-à-dire meunier de la forêt ³, nom sous lequel il était plus généralement connu. Il passa à Saint-Dié, on ne sait pas au juste à quelle époque; mais c'est sûrement avant 1503, puisque au commencement de cette année, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus, il était déjà avancé dans le travail de préparation du Ptolémée projeté, et que son nom figure en tête de la *Cosmographiæ Introductio*, qui parut le 27 avril 1507.

A cette époque, les imprimeurs étaient pour la plupart de véritables

1. Lettre de Waldseemüller à Joannes Amerbach, à Bâle. Saint-Dié, Lundi de Pâques [5 avril, 1507. Se trouve en latin dans SCHMIDT: *Mathias Ringmann (Philesius), Humaniste, Alsacien et Lorrain*, in *Mémoires de la Société d'Archéologie de Lorraine*, vol. III, Nancy, 1875, p. 225.

2. HUMMOLDT, *Examen critique*, vol. IV, p. 103.

3. Les deux racines grecques sont *Hylê*, forêt, en allemand *Wald*, et *mylos*, meule, en allemand *Müller*, meunier. Cette étymologie a fait hésiter sur la véritable forme du nom de Waldseemüller que l'on trouve orthographié de différentes manières. Il y a deux lettres de notre personnage : l'une signée *Waldesmüller*, l'autre *Wualdesmüller*. D'avezac écrit *Waltzemüller*. L'orthographe que nous avons suivie est celle généralement adoptée. Il y a aussi des variantes dans l'orthographe de son nom grecisé. D'avezac écrit *Hylacomylus*, mais lui-même écrit *Ilacomilus* dans la *Cosmographiæ Introductio* et dans sa lettre à Amerbach.

érudits qui participaient directement à la confection des livres qu'ils imprimaient ; leurs correcteurs d'épreuves ou protes, comme on dit aujourd'hui, étaient leurs collaborateurs, et le plus souvent les auteurs mêmes des écrits imprimés par leurs soins. Ce n'est donc pas simplement comme correcteur d'épreuves, *castigator*, que Waldseemüller fut employé par Lud. Les termes de la lettre à Amerbach cités plus haut montrent le contraire ; nous avons vu, d'ailleurs, que Lud lui-même parle de Waldseemüller dans son *Speculi Orbis* comme d'un collaborateur très savant.

V

MATHIAS RINGMANN

L'autre collaborateur de Lud, Mathias Ringmann était Alsacien et avait à peu près le même âge que Waldseemüller, avec lequel il se lia intimement. Né vers 1482, il étudia d'abord avec le célèbre philologue Jacques Wimpfeling, de Schlettstad, et prit le nom classique de *Philesius* (affectueux) ¹, auquel il ajouta le terme de *Vogesigena* pour indiquer qu'il était des Vosges. Il voulut perfectionner ses études à Paris où il suivit les cours du professeur Jacques Le Fèvre d'Étaples. Là, sans doute, il fit la connaissance du célèbre architecte véronais, Giovanni Giocondo ², qui dirigeait alors la construction du Pont-Notre-Dame et qui paraît lui avoir inspiré une grande admiration pour Vespuce, car, ses études terminées, Ringmann se rendit à Strasbourg où, en 1505, il publia, sous le titre de *De Ora Antartica* ³, une nouvelle édition de la version latine du troisième voyage de Vespuce, faite par Giocondo et déjà plusieurs fois imprimée, à laquelle il ajouta une épître en vers tout à l'honneur du navigateur florentin ⁴.

1. D'après une autre interprétation, ce nom pourrait venir de celui de la vallée où il était né, le Val de Villé, appelé alors *Philesia vallis*. (R. FEUUV, *Discours du 11 fév. 1911 dans Saint-Dié des Vosges*. Saint-Dié, C. Cuny, 1911, p. 40).

2. Fra Giovanni Giocondo appartenait à l'ordre des Dominicains. C'était un homme d'un grand savoir : humaniste, épigraphiste et surtout architecte. Il naquit à Vérone vers 1450 et était déjà célèbre comme architecte lorsque Louis XII l'appela à Paris où il paraît avoir vécu de 1499 à 1507, et où il construisit le pont de Notre-Dame et celui de l'Hôtel-Dieu. Il mourut octogénaire, à Rome probablement.

3. *De Ora Antartica per regem Portugallie pridem inventa, etc.* (Des rivages antarctiques récemment découverts par le roi de Portugal). Strasbourg, Mathias Hupfuss, 1505, in-4, six feuilles. Pour le titre complet, voir le n° 39 de la *Bibliotheca America Velutissima* de HAUSSE et le n° 13 de FUMAGALLI.

4. Ni au titre ni dans le texte de cette édition il n'est dit que la traduction donnée

Après cette publication nous trouvons Ringmann, à Saint-Dié, où il paraît être arrivé en mars 1507 ¹. Il est à croire cependant qu'avant cette époque il était entré en rapports avec Lud et lui avait promis son concours.

VI

ORIGINE DE LA COSMOGRAPHIE INTRODUCTIO

C'est pendant que Lud s'occupait avec Waldseemüller et Ringmann de son édition de Ptolémée que le duc René reçut une relation des quatre voyages de Vespuce, qu'on ne connaissait alors que par son *Mundus Novus*, relatif à son troisième voyage. Le Duc communiqua cette relation à Lud qui la jugea très importante, et, comme elle contenait des indications qui, à son point de vue, complétaient et rectifiaient celles données dans le Ptolémée projeté, il fut décidé qu'on la publierait à la suite d'une introduction destinée à faciliter l'intelligence de l'œuvre du géographe grec.

C'est ainsi que, moins de deux mois après l'arrivée de Ringmann à Saint-Dié, on fit paraître dans cette ville le petit livre, devenu depuis fameux, intitulé *Cosmographiæ Introductio*, qui contient, outre l'introduction à la géographie de Ptolémée, les quatre relations de Vespuce. Ce petit ouvrage, qui devait occuper tant de place dans l'histoire de la géographie, est, comme nous l'avons dit, celui où fut imprimé pour la première fois le nom d'Amérique. Il était accompagné de deux représentations du Monde formant une ou deux cartes distinctes, — le fait est incertain —, qui étaient dues à Waldseemüller et qui ont disparu pendant plusieurs siècles. L'une, certainement, et plus probablement les deux, ont été retrouvées récemment. Nous y revenons plus loin.

Voyons maintenant ce qu'on trouve dans cette rarissime introduction à la Cosmographie et dans les deux cartes qui en formaient le complément.

par Ringmann soit de Giovanni Giocondo, mais la comparaison de ce texte avec celui des nombreuses autres éditions que nous possédons de ce voyage, sous le titre de *Mundus Novus*, notamment avec celle que l'on considère aujourd'hui comme la première (n° 1 de FUMAGALLI, où Giocondo est nommé — *Jocundus interpres* —) ne laisse aucun doute à cet égard. Lud lui-même, d'ailleurs, dit dans son *Speculi Orbis* que cette traduction est du « Veronois Giocondo qui exerça à Venise la profession d'architecte ». Voyez le texte latin du passage dans d'Avezac, *Hylacomylus*, p. 65. L'épître en l'honneur de Vespuce est reproduite, avec quelques variantes, dans la *Cosmographiæ Introductio*.

1. BARDY. *La marraine de l'Amérique*, Discours du 20 fév. 1893. Saint-Dié, s. d., in-12, p. 24.

VII

LES DIFFÉRENTES ÉDITIONS DE LA COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO

Voici d'abord le titre complet de l'ouvrage, dont les exemplaires connus sont extrêmement rares et atteignent dans les ventes des prix invraisemblables ¹.

COSMOGRAPHIÆ INTRODU-
CTIO CVM QVIBVS
DAM GEOME
TRIÆ
AC
MIÆ PRINCIPIIS AD
EAM REM NECESSARIIS
insuper quatuor Americi Ve

1. Il y a une cinquantaine d'années on n'en connaissait qu'une trentaine d'exemplaires. Aujourd'hui on pourrait faire une liste de soixante bibliothèques publiques ou particulières qui en possèdent un. Dans ces dernières années les prix de l'ouvrage ont singulièrement augmenté. En 1846, l'exemplaire du géographe Eyries s'est vendu 160 fr. En 1857, Tross en vendait un 380 fr. En 1878, Leclerc annonçait l'ouvrage au prix de 500 fr., prix auquel l'auteur de ces lignes a payé son exemplaire, qui provenait de la vente Chartener. Voici ce qu'on en demande aujourd'hui : Quaritch, catalogue 313, 1912, n° 2 : 75 livres sterling, 13 shillings ; Baer, catalogue 600, 1912, n° 9, 2500 marks ; Rosenthal, catalogue 115, 1912, n° 1213, 2000 marks. Heureusement pour les travailleurs qui ne sont pas millionnaires, il y a deux éditions fac-similé de cet ouvrage, l'une donnée par Wieser, à Strasbourg, chez Heitz et Mündler, avec une introduction par cet érudit, 1 vol. petit in-4°, pp. 29, pour l'introduction, et 103, plus une planche, pour le fac-similé, qui est celui d'un exemplaire de la première édition, avec la dédicace par Ilacomylus, appartenant à la bibliothèque de Strasbourg.

L'autre édition a été donnée à New-York, la même année, par la Société historique catholique des États-Unis, sous la direction du professeur Charles Georges Herberman, 1 vol. petit in-4°, pp. 29-ciii-151. Cette édition, qui reproduit le fac-similé Wieser, contient une introduction par les professeurs Fisher et Wieser, une traduction anglaise de la *Cosmographie* par le professeur Edward Burke, et une traduction anglaise du texte latin de Basin des *Quatre navigations* de Vespuce, par P. Mario Cosenza, plus une belle réduction de la grande carte de Waldseemüller de 1507 et un fac-similé du globe de Haustab.

Il y a, en outre, une édition de la *Cosmographiæ Introductio* publiée à Strasbourg en 1509 par Waldseemüller ; c'est celle dont Navarrete a donné une traduction espagnole dans le troisième volume de sa *Coleccion de Viages*. Elle a été aussi réimprimée à Lyon sans date, mais vers 1510.

spucii navigationes
 Universalis chosmographiæ descriptio
 tam in solido \bar{q} ; plano, eis etiam
 insertis quę Ptholomeo
 ignota a nuperis
 reperta sunt
 DISTICHION

cum deus astra regat, et terræ climata Cæsar
 Nec tellus nec cis sydera maius habent

C'est-à-dire :

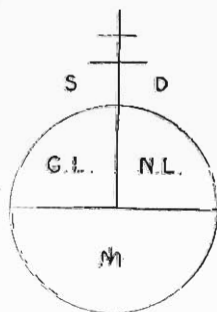
Introduction à la cosmographie, avec les principes de géométrie et d'astronomie nécessaires à cet effet, auxquels on ajoute les quatre navigations d'Americ Vespuce. Description cosmographique universelle sous sa forme globale et sous sa forme plane, comprenant ce qui était connu de Ptolémée et ce qui a été récemment découvert.

Distique : Ni la terre et ni les étoiles ne possèdent rien qui soit plus grand que Dieu et que César, car Dieu gouverne les étoiles et César gouverne la terre.

C'est un petit in-quarto de 52 feuillets non chiffrés, plus une feuille double représentant une sphère avec une inscription au verso. Le dernier feuillet se termine par la marque d'imprimerie ci-contre, qui nous montre la croix de Lorraine à double traverse plantée dans un cercle divisé en trois compartiments, dans chacun desquels se voient les initiales de l'un des trois imprimeurs de l'officine de Saint-Dié : Gauthier Lud, Nicolas Lud et Martin Ilacomilus¹.

Au bas, la date : *Finitu VII Kl. Maij Anno supra sesquimillesimum VII.*

Il paraît n'y avoir eu à Saint-Dié, en 1507, que deux éditions de cet ouvrage. L'une datée du 7 des calendes de mai (25 avril), l'autre du 4 des calendes de septembre (29 août). Mais il résulte de la comparaison des divers exemplaires qui nous restent aujourd'hui de ce petit livre qu'il y en eut quatre tirages différents dans l'espace de cinq mois, dont deux portent la première date (25 avril), et deux la seconde (29 août). Et comme ces tirages offrent des variantes importantes, il est utile de déterminer l'ordre de leur publication, ce qui n'est pas très facile.



1. Un érudit américain a eu la bizarre idée de traduire ces initiales de la manière suivante : *Sua Doctrina Germanus Librum Non Lotharingus Multiloquens* (HURLBUR, *The origin of the name America* dans le *Bulletin de la Société de géographie de New-York*, 1888, p. 190).

Les quatre sortes d'exemplaires de l'ouvrage qu'on a reconnus se distinguent par différentes particularités, dont les plus caractéristiques se rapportent à la disposition du titre et à la dédicace. Le petit tableau suivant les montre d'un coup d'œil :

Les quatre variétés d'exemplaires de la *Cosmographiæ Introductio* :

Titre : 1^{re} ligne : COSMOGRAPHIÆ INTRODU.

Dédicace : A Maximilien, par Ilacomilus.

Date : 25 avril 1507.

Titre : 1^{re} ligne : COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO.

Dédicace : A Maximilien, par le Gymnase vosgien.

Date : 25 avril 1507.

Titre : 1^{re} ligne : COSMOGRAPHIÆ.

Dédicace : A Maximilien, par le Gymnase vosgien.

Date : 29 août 1507.

Titre : 1^{re} ligne : COSMOGRAPHIÆ INTRODU.

Dédicace : A Maximilien, par Ilacomilus.

Date : 29 août 1507.

Il est évident que la première édition de l'ouvrage est l'une des deux séries datées du 25 avril. Mais laquelle ? Est-ce celle dont la dédicace est de Ilacomilus (Waldseemüller), ou celle dont cette dédicace vient du Gymnase vosgien ?

D'Avezac, qui, le premier, a soumis cette question à une discussion sagace et approfondie, n'a pas hésité à dire que l'édition originale était celle de 1507 dont Waldseemüller avait écrit la dédicace, et c'est aussi l'opinion de la plupart des critiques ¹.

1. Pour d'Avezac, voir son *Hylacomylus*, pp. 31 et sq. et notamment pp. 50-51. Les auteurs suivants, qui se sont spécialement occupés de la question, partagent son opinion en ce qui concerne la priorité de l'édition du 25 avril 1507 avec la dédicace par Waldseemüller :

MEAUME (Ed.). — *Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages*, Nancy, 1888, in-8°, pp. 1-52.

BARDY (Henri). — *Un exemplaire de la Cosmographiæ Introductio*, Saint-Dié, 1893, in-8°, pp. 1-24 avec six photographies.

GÉRARD (Albert). — *Martin Waldseemüller, savant géographe 1481 ? 1521*. Saint-Dié, 1881-1882, in-8°, p. 27.

HARRISSE (Henry). — *Bibliotheca Americana Velustissima, Additions*. Paris, Tross, 1882, gr. in-8°, pp. 29-33, n° 24.

Dans la manière de voir de d'Avezac, Waldseemüller étant l'auteur principal de l'ouvrage, pouvait, à ce titre, le dédier au souverain sous la protection duquel il se mettait; mais le gymnasse vosgien qui considérait que la *Cosmographiæ Introductio* était une œuvre collective, aurait trouvé que Waldseemüller s'était mis trop en avant, et aurait fait réimprimer le cahier contenant sa dédicace pour la remplacer par une autre faite au nom du Gymnase entier; ce sont les exemplaires ayant subi ce changement qui formeraient la deuxième édition. La troisième édition, dans ce cas, serait celle du 29 août avec la dédicace par le Gymnase qui aurait été réimprimée entièrement avant que Waldseemüller ait pu faire entendre ses réclamations, auxquelles on aurait fait droit par une quatrième édition, portant la même date que la troisième, mais avec la dédicace originale de l'auteur.

Il va de soi qu'en substituant le nom du Gymnase vosgien à celui d'Ilacomilus comme auteur de la dédicace, on a dû aussi modifier certaines phrases de cette dédicace pour montrer que l'œuvre était le fruit d'une collaboration collective et non celle d'un seul ¹.

SCHMIDT (Ch.). — *Histoire littéraire de l'Alsace*. Paris, 1879, 2 vol. in-8°, vol. II, p. 114.

HERBERMAN. — Introduction à l'édition fac-similé donnée à New-York en 1907, p. 5.

Deux collectionneurs américains, M. H. Murphy et M. Thacher, ont combattu cette thèse. Tous deux croient que l'édition du 25 avril, avec la dédicace par Ilacomylus, n'est ni l'édition originale, ni une édition véritable, mais une édition factice composée de certaines feuilles substituées à d'autres. Notre quatrième édition serait aussi dans ce cas. Ce serait donc par fraude qu'on aurait voulu faire passer Waldseemüller pour l'auteur de la *Cosmographie*? Mais alors Ringmann aurait été le complice de cette supercherie, puisque dans l'épître supprimée il dit que c'est Ilacomylus qui est l'auteur du livre. Les raisons alléguées en faveur de cette singulière thèse sont des plus faibles, ainsi qu'on peut le voir en se référant à la lettre de M. Murphy à Harrisse, insérée par ce dernier dans sa *B. A. V., Additions*, p. 30, et dans le chapitre IV du *Continent of America*, de Thacher, pp. 140 et 141. Il est amusant de voir de quel air de supériorité ce dernier millionnaire parle de la judicieuse analyse de ce pauvre d'Avezac, qui est mort sans laisser le plus petit million (p. 139).

M. Marcou a une autre théorie. Selon lui l'édition d'avril avec le nom d'Ilacomylus est bien l'originale, mais Waldseemüller l'aurait établie subrepticement pour s'attribuer le mérite d'avoir fait le travail. Lud, ayant découvert la supercherie, aurait arrêté le tirage, congédié Waldseemüller et fait faire une nouvelle édition, la deuxième, ce qui explique la rareté des exemplaires de la première édition (*op. cit.*, pp. 36, 37). Inutile de dire qu'aucun document ne mentionne ces faits.

1. Voir, pour des indications précises sur les feuillets qui auraient été réimprimés pour effectuer ces modifications, le Mémoire d'Ed. Meaume, déjà cité, pp. 37 et sq.

VIII

WALDSEEMULLER PRINCIPAL AUTEUR DE L'OUVRAGE

On a vu que, d'après son titre même, la *Cosmographiæ Introductio* formait deux parties bien distinctes, l'une consacrée aux principes généraux, l'autre donnant les quatre navigations de Vespuce. La première partie commence après le titre, qui est suivi d'un distique de Ringmann à l'empereur Maximilien, dans lequel il fait l'éloge de l'auteur de l'ouvrage, qu'il dit être très savant, et d'une préface adressée à ce même Maximilien par Martinus Ilacomilus, nom grécisé de Waldseemüller, qui lui dédie son livre et qui se met sous son égide, ainsi que le montrent les passages cités ci-après.

La partie consacrée à la cosmographie comprend neuf petits chapitres traitant successivement des matières suivantes : la géométrie, les cercles du ciel, la sphère, les cinq zones, les parallèles, les climats, les vents et les divisions de la terre. Puis viennent une note au lecteur et un court appendice sur l'usage du quadrant. A la fin du chapitre VIII il y a une figure, fixée par un onglet, représentant la sphère. Elle trouve sa place immédiatement après le feuillet *a i i j* et porte une longue inscription au dos sur laquelle nous reviendrons ¹.

L'opinion que Waldseemüller était réellement l'auteur de la *Cosmographiæ Introductio* et de ses cartes complémentaires, s'appuie sur des raisons qu'il est bien difficile d'écarter. Outre qu'il n'est pas admissible que ce savant aurait eu l'impertinence de dédier à un souverain un livre qui n'était pas de lui et dont il se dit l'auteur ², un membre important du

1. C'est cette figure qui a été prise quelquefois pour une carte, ce qui a fait croire à des bibliophiles qu'il y avait des exemplaires de la *Cosmographie* où il s'en trouvait une. Un libraire allemand en avait annoncé un exemplaire de ce genre et avait ainsi mis l'eau à la bouche à tous les bibliophiles. Mais après examen, il dut reconnaître que ce n'était pas une carte. Les dernières lignes du chapitre VIII de la *Cosmographie* portent, d'ailleurs, que cette figure a seulement pour objet de montrer les pôles, les cercles grands et petits, l'Orient, l'Occident, les cinq zones, les degrés de longitude et de latitude, les parallèles, les climats, etc. (feuillet *a i i j*, v°).

2. Dans cette dédicace, Waldseemüller dit à l'empereur qu'il a collationné, avec l'aide de quelques collaborateurs, les livres de Ptolémée avec le texte grec, qu'il a donné les quatre navigations de Vespuce, et qu'il a préparé, à titre d'introduction préparatoire à l'usage de ceux qui étudient, une figure entière de la terre, tant sous forme solide que sous forme plane, et qu'il dédie cette introduction à S. M. afin de se mettre sous son égide à l'abri des intrigues de ses rivaux (*Cos. Intr.*, fac-similé, Wieser, fol. 3 et 4).

Gymnase, Ringmann, témoigne du fait de la manière la plus nette dans le distique mentionné plus haut qui précède la dédicace et qu'on prit soin aussi de faire disparaître ¹. Ringmann, il est vrai, était l'ami de Waldseemüller, mais il était aussi celui du fondateur et bien plus important membre du Gymnase, de Gauthier Lud, qui resta en bonnes relations avec lui après cet incident ².

Nous voyons, d'ailleurs, par la dédicace même de Waldseemüller qu'il savait avoir des ennemis ou des adversaires parmi les membres mêmes du Gymnase, puisqu'il dit à l'Empereur qu'il lui dédie son livre pour se mettre à l'abri des intrigues de ses rivaux. Très peu de temps après, en février 1508, écrivant de Strasbourg à Ringman, il lui rappelle leur labeur commun à Saint-Dié, ainsi que le sien que d'autres s'attribuent ³.

Remarquons que c'est de Strasbourg que Waldseemüller écrit, ce qui permet de supposer qu'il avait déjà quitté Saint-Dié lorsqu'on s'avisait de faire disparaître son nom de la première édition de la *Cosmographie* ⁴.

1. Ce distique est imprimé au verso du titre de la première édition de la *Cosmographie*. On le retrouve dans la 4^e édition (fac-similé de Wieser, fol. 2), mais pas dans celles dites 2^e et 3^e, où Ilacomilus ne figure plus.

2. En 1509 Ringmann publia une grammaire drolatique illustrée (*Grammatica figurata*), pour laquelle Gauthier Lud écrivit une épître tout à l'honneur de l'auteur, qu'il dit être son correcteur d'épreuves et qu'il représente comme occupé nuit et jour à tourner ses bouquins grecs. Le dernier exemplaire connu de cet ouvrage a été détruit dans l'incendie de Strasbourg pendant la guerre de 1870. Voyez SAVE, *Vautrin Lud et le Gymnase vosgien*. Saint-Dié, 1890, in-8°, p. 22, et BRUNET, *Manuel du libraire au mot Philesius*.

3. Épître de Martinus Ilacomylus, fribourgeois, à Ringmann, à Bâle, dans la partie de l'édition de 1508 de la *Margarita philosophica nova*, qu'il écrivit sur l'architecture et la perspective. Texte et traduction dans d'AVEZAC, *op. cit.*, pp. 109-110, et dans GENARD, *Waldseemüller*, pp. 16-17, Humboldt a constaté que ce curieux passage a disparu des éditions de la *Margarita* postérieure à 1513. *Examen critique*, IV, p. 112.

4. Les érudits modernes qui se sont plus particulièrement occupés de Waldseemüller sont tous d'accord sur ce point, que c'est à lui qu'il faut attribuer la rédaction de la *Cosmographiæ Introductio*, ainsi que les cartes mentionnées au titre de cet ouvrage. Voyez entre autres, les écrits de Humboldt, de Wieser, de Fisher, de Gallois, cités au cours de ce mémoire. Cependant le fait a été mis en doute. M. Marcou, dans ses *Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique*, Paris, 1898, in-8°, croit reconnaître plusieurs plumes dans notre cosmographie : celles des deux Lud, de Ringmann, de Basin et même de Waldseemüller. Pour lui, la position de ce dernier était celle d'un « simple employé », d'un « aide salarié (p. 26) », qui « avec une audace inouïe se donne pour l'auteur de l'ouvrage, sous le nom cacophonique de Martinus Ilacomilus (p. 32) ». Suit une charge à fond contre cet accapareur qui était « vaniteux, vantard, prétentieux et ambitieux de renommée (p. 33) ».

IX

LES QUATRE NAVIGATIONS DE VESPUCE

Quand la version française des quatre navigations de Vespuce fut remise au Gymnase vosgien pour en faire la traduction latine, la Relation de son troisième voyage, où se trouve pour la première fois son assertion sur le caractère continental des Terres qu'il disait avoir découvertes, avait déjà été publiée à diverses reprises sous le titre explicite de *Mundus Novus*, et Ringmann, l'un des auteurs de la *Cosmographiæ Introductio*, avait lui-même réimprimé cette relation à Strasbourg en 1505, sous le titre de *Ora Antartica*, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Ce document ne pouvait donc pas être inconnu des érudits du Gymnase vosgien.

On a vu aussi que la relation de Vespuce de ses quatre voyages venait du duc René, qui la communiqua à son secrétaire Lud, fondateur du Gymnase, lequel jugea qu'elle devait être publiée. Lud, qui nous donne ces renseignements, ajoute que c'est du Portugal que venait cette relation, qu'elle était en français, et qu'il la fit traduire en latin par un membre du Gymnase, Jean Basin, de Sandacourt¹, poète et érudit dont le style élégant était admiré². Lud ne nomme pas la personne de qui le duc tenait

1. Comme le fait que c'est du Portugal que le duc René reçut la version française des quatre voyages de Vespuce, que Jean Basin traduisit en latin, est assez singulier, nous donnons le texte même de Lud à ce sujet. S'adressant au duc René, il lui dit: *Quarum etiam regionum descriptionem ex Portugallia ad te illustrissime rex Renate, gallico sermone missam Joannes Basinus Sandacurius insignis poeta, a me exoratus qua pollet elegancia latine interpretavit.* — « Une description de ces régions [celles découvertes par Vespuce], qui de Portugal vous a été envoyée en langue française, illustre roi René, a été, à mon instantane prière, traduite en latin par l'insigne poète, Jean Basin de Sandacour, avec l'élégance qui le distingue (*Speculi Orbi*, dans le *Martin Hyllacomylus*, de d'Avezac, pp. 66-67) ». Cependant, malgré la précision de ce texte, quelques auteurs, Meaume, entre autres, ont pensé que la version française reçue par le duc René avait été faite à Florence (*Recherches critiques et bibliographiques sur Amerig Vespuce*, Nancy, 1888, in-8°, p. 13). Fiske admet la possibilité que Vespuce ait écrit lui-même cette version en français, langue qu'il pouvait connaître, dit-il, puisqu'il avait accompagné son oncle à Paris en qualité de secrétaire, ainsi qu'on l'a vu dans notre premier mémoire.

2. M. Save, qui a fait des recherches sur tous les membres du Gymnase vosgien, n'a pu trouver la date de la naissance de celui-ci, mais on sait qu'il mourut en avril 1523 (*Vautrin Lud et le Gymnase vosgien*, Saint-Dié, 1890, in-8°, pp. 39-40). En 1506 il était vicaire en l'église de Notre-Dame de Saint-Dié, et l'année suivante il imprimait un petit traité épistolaire dont il ne reste, paraît-il, aucun exemplaire. Il était l'ami du poète Pierre de Blarru, l'auteur de la *Nancéide*, poème latin volumineux

cette relation, mais si nous en croyons la dédicace qu'on lit en tête de la traduction de Basin, elle venait de Vespuce même. En effet, Vespuce, dans cette dédicace, s'adresse directement à l'illustre René, roi de Jérusalem et de Sicile, duc de Lorraine et de Bar, auquel il présente ses hommages, et dit que c'est sur le conseil de Benvenuto « un humble serviteur de Votre Majesté » qu'il fait cet envoi. Il rappelle ensuite au duc qu'ils ont été autrefois liés d'amitié, quand ils étudiaient l'un et l'autre avec « mon oncle le frère Giorgio Antonio Vespucci¹ ».

Ces assertions extraordinaires semblent ne pas avoir frappé les premiers critiques qui cherchèrent sérieusement où et quand Vespuce avait pu être le condisciple du duc de Lorraine. Un savant bibliographe a même réussi dans cette recherche et, pendant un moment, on crut tellement à sa démonstration, qu'il fut question de rappeler le fait par une plaque commémorative².

On ne tarda pas toutefois à reconnaître que le texte français envoyé au duc René n'était qu'une traduction inexacte et même un peu modifiée d'un texte italien, celui imprimé probablement à Florence, en 1505 ou 1506, sans aucune mention de destinataire³, mais qui devait avoir été adressée

qu'il édita en 1518, et dont il y a une version française en deux volumes, publiée à Nancy en 1840. Basin était né probablement au village de Sandaucourt, dans les Vosges; mais il vécut la plus grande partie de sa vie à Saint-Dié.

1. Vespuce, fac-similé, Wieser, fol. 42 et 43.

2. MEAUME. *Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages*. Nancy, 1888, in-8°, p. 9. Le bibliographe qui découvrit que le duc René avait été dans sa jeunesse l'ami et le compagnon de Vespuce est le conseiller Beaupré, auteur de *Recherches historiques et bibliographiques sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine*, publiées à Nancy en 1843, ouvrage dans lequel on ne trouve pas, heureusement, que des assertions de ce genre. Un autre auteur lorrain, M. Lepage, a adopté les idées de Beaupré et admet que le duc René a pu aller en Italie dans sa jeunesse et suivre les leçons d'Antonio Vespuce.

3. *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuouamente trouate in quatro suoi Viaggi*, s. l. n. d., petit in-4°, 16 feuillets de 40 lignes. Le dernier feuillet est daté de Lisbonne, 4 sept. 1504, et est signé : Amerigo Vespucci.

C'est le n° 25 de FUMAGALLI (*Bibliografia delle opere concernanti Paolo Toscanelli ed Amerigo Vespucci* dans *Vita de Amerigo Vespucci* de BANDINI, édition UZIELLI. Florence, 1898, in-fol. Voyez aussi : HARRISSE, *Bibliotheca Americana*, n° 87, et *Additions* à cet ouvrage, pp. xxv, où il s'est corrigé; et BRUNET, *Manuel*, sup. vol. II, p. 872. Il n'y a aucune date d'impression, mais elle doit être de l'année 1505 ou de 1506 au plus tard.

C'est la plus ancienne édition connue des quatre voyages de Vespuce rédigée par lui-même en italien; et c'est le résumé d'une relation plus étendue écrite également par lui, mais aujourd'hui perdue. Elle n'est adressée à personne, mais le texte même montre que son premier destinataire était Soderini. Il n'y en a que peu d'exemplaires connus. Le Dr Court en possédait un, n° 366 de son catalogue, acheté 13.000 fr.

à Piero Tomaso Soderini, gonfalonier de Florence de 1502 à 1512 et protecteur de Vespuce, dont il avait été réellement le condisciple¹ ? Ainsi, de deux choses l'une, ou Vespuce, désirant faire connaître ses découvertes au duc René, qu'il savait être intéressé à ces sortes de choses, aura fait traduire sa relation en français par quelqu'un qui ne prit point la peine de supprimer les passages indiquant que le destinataire original était Soderini, ou c'est quelque personnage résidant en Portugal et en rapport avec le duc René, qui lui envoya cette traduction du texte italien qu'il dut obtenir, toutefois, de Vespuce même, car il n'est pas vraisemblable que le texte imprimé à Florence fût alors parvenu en Portugal. Toujours est-il que c'est de ce pays que vint cette version, et que Jean Basin, en la traduisant en latin, ne vit pas, ou ne voulut pas voir, qu'il résultait du texte même de la pièce qu'elle ne pouvait avoir été dédiée au duc René².

A défaut de plus amples informations, il faut se contenter de cette explication ; mais elle n'est guère satisfaisante, car, dans l'un comme dans l'autre des cas supposés, le duc René, qui était le protecteur du Gymnase, a toléré qu'on imprimât et réimprimât sous ses yeux un volume portant une dédicace qu'il devait savoir ne pas lui être adressée, et Gauthier Lud a fait de même.

Tout cela est si extraordinaire qu'on est porté à excuser les auteurs qui ont cherché si réellement René n'avait pas connu Vespuce à Paris, à l'époque où celui-ci y était comme secrétaire d'ambassade. Mais alors même que cela serait possible, comment concilier cette supposition avec la phrase où Vespuce parle à celui auquel il s'adresse du temps de leurs études avec son oncle Antonio Vespuce, qui professait à Florence et qui ne vint jamais en France !

par Quaritch, qui le revendit à M. Kalbfleisch, de New-York, lequel le traduisit en anglais. Cette traduction a été publiée à Londres par Quaritch en 1893, avec un beau fac-similé du texte original.

1. Cela résulte du texte même de Vespuce et des renseignements que nous possédons sur sa jeunesse.

2. Notons ici, en passant, la transformation par l'un des deux traducteurs de l'expression italienne *Vostra Magnificentia*, en « Votre Majesté ». On a constaté bien d'autres différences entre le texte italien et le texte latin dont quelques-unes, comme celles relatives à certaines dates, ne semblent pas résulter de fautes de copistes ou de manque d'attention. Une autre différence qui ne peut s'expliquer par une erreur de ce genre est l'addition, après le nom de Giorgio Antonio Vespucchi, que c'était l'oncle du navigateur. Le fait est exact, mais il n'est pas dans l'italien. Celui qui l'a noté, que ce soit l'auteur de la traduction française ou Basin lui-même, connaissait donc cette particularité et avait, par conséquent, des rapports avec Vespuce. Cela ne manque de surprendre.

Quoi qu'il en soit, ces « quatre navigations de Vespuce » qui forment la seconde partie de la *Cosmographiæ Introductio*¹, sont divisées en courtes sections consacrées chacune à l'un des quatre Voyages, dont l'auteur fait la relation et dont il fixe la date. Mais la critique ayant constaté que certaines des dates ainsi données ne se concilient pas entièrement avec celles qu'indiquent d'autres textes de Vespuce même, que l'on doit préférer à celui de Jean Basin, qui n'est qu'une traduction d'une autre traduction, on a cherché et on est parvenu à concilier assez bien ces différences. Sans entrer ici dans les raisons qui justifient ces rectifications, bornons-nous à dire qu'elles ne changent rien au fond des choses.

Il n'y a pas à revenir ici sur les passages de ces quatre navigations où Vespuce exprime l'opinion que les côtes qu'il avait explorées étaient celles d'un Monde nouveau. Nous les avons cités dans notre Mémoire sur les voyages et les découvertes de ce Florentin² et il suffit maintenant de rappeler que Vespuce avait fini par considérer que c'est à la partie de ces côtes s'étendant du Cap San Roque à la Plata ou environ, qu'il convenait d'attribuer plus particulièrement le terme de Monde Nouveau.

Les auteurs de la partie théorique de la *Cosmographiæ Introductio* avaient donc sous les yeux, quand ils rédigeaient ce petit traité, un document authentique dû à Vespuce même, où il affirmait avoir découvert un Nouveau Monde et où il donnait à l'appui de cette assertion des raisons

1. En voici le titre : *Quatuor Americi Vesputii navigationes. Ejus qui subsequentem terrarum descriptionem de vulgari gallico in latinum transtulit*, 32 feuillets signés Americus Vesputius in Lisbona, imprimés à la suite du texte de l'*Introductio Cosmographiæ*.

Au-dessous de ce titre, une pièce de vers de Ringmann, et au verso du feuillet précédent, un avis au lecteur du même, recommandant l'œuvre. Au verso du titre, la dédicace à René. La mention « traduite du français en latin » se rapporte à Jean Basin, que nous savons, par un passage du *Speculi Orbis*, de Lud, être ce traducteur. Ce texte français est perdu, mais si Basin l'a fidèlement traduit, il rend très inexactement le texte italien original qui est celui imprimé à Florence en 1506 ou 1507, sous le titre de *Lettera*, texte auquel il faut se rapporter de préférence.

Il y eut quelques exemplaires d'un tirage à part de ces quatre navigations. Harris se cite deux (B. A. V., additions, p. 33), et on vient d'en découvrir un autre dans la Bibliothèque de la Société royale de Londres (*Geographical Journal*, mai 1912, p. 480). Le texte latin de Jean Basin a été reproduit : 1° par Navarrete, dans le vol. III de sa *Coleccion de los viages*, pp. 191 et sq., avec traduction espagnole au bas de la page ; 2° par VARNHAGEN, dans son *Amerigo Vespucci, etc.*, Lima, 1865, in fol. au-dessous du texte italien de la *Lettera*, et 3° par THACHER, dans son *Continent of America*, en regard du texte de la *Lettera*, avec traduction anglaise au bas de la page. On le trouve aussi dans le *Novus Orbis*. Il n'y a aucune traduction française de cette relation de Vespuce.

2. *Journal de la Société des Américanistes*, vol. VIII, 1911, pp. 23-54.

valables. Mais ce document n'était pas le seul que les cosmographes de Saint-Dié connaissaient où Vespuce avait avancé cette assertion. Il y en avait un autre antérieur à celui-là où il s'était exprimé à cet égard d'une manière encore plus explicite : C'est le *Mundus Novus* dont nous avons déjà dit quelques mots et sur lequel il faut revenir.

X

LE MUNDUS NOVUS

Le *Mundus Novus* est la relation de Vespuce qui a fait sa réputation. Elle fut imprimée et réimprimée en plusieurs langues dès son apparition ¹, et piqua vivement la curiosité, car elle se rapportait à une région dont quelques points seulement avaient été reconnus. C'est celle qu'occupent aujourd'hui les États les plus prospères de l'Amérique du Sud : le Brésil et la République Argentine. A la date de ce troisième voyage de Vespuce (1501-1502), on avait déjà touché au cap Saint-Augustin, et la partie de la côte comprise entre ce cap et l'Amazone avait été parcourue ², mais personne

1. Le texte italien original de cette relation est perdu et on ne la connaît que par une version latine traduite immédiatement en français et en allemand. Elle n'est pas datée, mais il y a de bonnes raisons de croire qu'elle doit avoir été écrite en 1503. On connaît treize éditions de cette version latine, toutes imprimées dans les premières années du xvi^e siècle ; mais une seule est datée, c'est celle de 1504 (n^o 1 de la *Bibliografia de Fumagalli*, n^o 31 de la *Bibliotheca Americana* de HARRISSE). Toutes, moins une, celle de Paris, de Jehan Lambert, portent le titre de *Mundus Novus* ; le libraire Fontaine, de Paris, a donné un fac-similé de celle-là. Dans toutes ces éditions, la relation est adressée à Laurent Pierre de Médicis par Alberic Vespuce. Dans quelques-unes d'entre elles il est indiqué que la relation est traduite de l'italien par Jocundus. On sait qu'il s'agit de Fra Giovanni del Giocondo, de Vérone. Les quatre autres éditions ne portent pas le nom du traducteur, mais c'est la même. Il y a une 14^e édition latine donnée par Ringmann à Strasbourg, en 1505, sous le titre de *De Ora antarctica* (n^o 15 de Fumagalli, n^o 39 de HARRISSE).

Il y a huit éditions allemandes de cette relation, toutes imprimées en 1505 ou en 1506. Vespuce y est toujours désigné comme s'appelant Albericus. Le véritable prénom de ce navigateur, *Amerigo*, est imprimé pour la première fois dans la première édition de ses quatre navigations (*Lettera di Amerigo Vespucci*), qui parut en 1505 ou 1506.

Les éditions françaises et italiennes du *Mundus Novus* sont antérieures à la *Cosmographiæ Introductio*.

2. A son troisième voyage, Colomb n'avait découvert que la région de Paria. Après lui, Guerro et Nino étaient aussi allés jusque-là (1499-1500). Mais à cette même époque Pinzon avait déjà reconnu toute la côte brésilienne, depuis le cap Saint-Augustin jus-

n'était encore descendu plus au Sud, si ce n'est Cabral qui avait simplement touché par hasard à Porto Seguro, vers le 16° de latitude Sud.

On attachait à cette relation une importance considérable, parce qu'elle révélait l'existence d'une région nouvelle différente et distincte de celle que Colomb avait découverte. C'était certainement la croyance de Vespuce et probablement aussi celle de Colomb lui-même, qui entretenait avec le navigateur florentin des relations d'amitié que rien ne paraît avoir troublées. On pouvait supposer et quelques cosmographes, parmi lesquels Waldseemüller lui-même, firent cette supposition, que cette région était la continuation de celle découverte plus au Nord par Colomb à son troisième voyage, mais on n'en avait pas encore la preuve, et les présomptions étaient qu'elle formait un Monde Nouveau que personne n'avait vu et dans lequel on pouvait tout au plus reconnaître la Terra incognita ou l'Antichton, dont l'existence, dans la région australe, avait été soupçonnée par Hipparque, par Ptolémée et par Pomponius Mela.

XI

LES PASSAGES DE LA COSMOGRAPHIE INTRODUCTIO RELATIFS A VESPUCE ET A L'AMÉRIQUE

Nous connaissons maintenant les documents qui déterminèrent les auteurs de la *Cosmographiæ Introductio* à donner le prénom de Vespuce à l'Amérique du Sud, ou du moins à la partie de ce continent qui était connue, et voici les passages où ils forment leur manière de voir à cet égard.

Au chapitre II, parlant de la Terre connue de Ptolémée, il est dit que Americo Vesputio a récemment projeté plus de lumière sur elle ¹.

Au chapitre V, on lit qu'outre les peuples connus habitant la zone torride, il y a ceux qui occupent cette grande partie de la terre récemment découverte par Americo Vesputio ².

Au chapitre VII l'auteur nous apprend que dans le sixième climat, qu'à l'Amazonie. Enfin Vespuce lui-même était probablement descendu, à son deuxième voyage, jusqu'au 5° de lat. Sud.

1. *Antequam aliquis Cosmographiæ noticiam habere possit necessum est ut spheræ materialis cognitionem habeat. Post quod universi orbis descriptionem primo a Ptholomæo traditam... et deinde per alios amplificatam, nuper vero ab Americo Vesputio latius illustratam facilius inteliget* (Folio liiij verso, fac-similé, Wieser, p. 6).

2. *...et maxima pars Terræ semper incognitæ, nuper ab Americo Vesputio repertæ.* (folio B ii j), verso, fac-similé, Wieser, p. 18).

vers l'Antarctique, se trouve la région la plus éloignée de l'Afrique, récemment découverte : Zanzibar, la petite Java et l'île Seula [?], ainsi que « la partie du monde que l'on peut appeler Amerigen, c'est-à-dire la terre d'Amerigo, pour ainsi parler, ou America, puisque c'est Amerigo qui l'a découverte ¹⁾ ».

Enfin, au chapitre IX, on trouve le passage suivant encore plus explicite que les autres :

« Aujourd'hui ces parties de la terre (l'Europe, l'Afrique et l'Asie) ont été plus complètement explorées, et une quatrième partie a été découverte par Amerigo Vesputio, ainsi qu'on le verra plus loin. Et, comme l'Europe et l'Asie ont reçu des noms de femmes, je ne vois aucune raison pour ne pas appeler cette autre partie Amérique, c'est-à-dire terre d'Amerigo ou America, d'après l'homme sagace qui l'a découverte. On pourra se renseigner exactement sur la situation de cette terre et sur les coutumes de ses habitants par les quatre navigations d'Amerigo qui suivent ²⁾. »

XII

VESPUCE NE FUT POUR RIEN DANS L'ATTRIBUTION DE SON NOM AU NOUVEAU MONDE

Il semble que les faits qui viennent d'être exposés, ainsi que les documents et les textes cités, expliquent tout naturellement comment les érudits du Gymnase de Saint-Dié ont été amenés à donner le nom de Vespuce au Nouveau Monde. On s'est demandé, cependant, si les membres de ce petit cénacle n'avaient pas eu quelques motifs particuliers de faire une aussi grande part à Vespuce dans la révélation de l'existence du Nouveau Monde, et on a fait à cet égard des suppositions qui doivent être mentionnées, bien que rien ne les justifie aujourd'hui.

1. *...In sexto climate Antarcticum versus, et pars extrema Africæ super reperta, et Zanzibar, Java minor et Seula insulæ et quarta orbis pars (quam quia Americus invenit Amerigen, quasi Americi terram, sive Americam nuncupare licet) sitæ sunt.* (Folio aiiij. p. 23 du fac-similé Wieser). En marge du passage on lit le mot *Amerige*.

2. *Nunc vero et hæ partes [Europa, Africa, Asia] sunt latus lustratæ, et alia quarta pars per Americum Vesputium (ut in sequentibus audiatur) inventa est, quam non video cur quis iure vetet ab Americo inventore sagacis ingenii viro Amerigen quasi Americi terram, sive Americam dicendam : cum et Europa et Asia a mulieribus sua sortita sint nomina. Ejus situm et gentis mores ex his binis Americi navigationibus quæ sequentur liquide intelligi datur.* (Feuillet 3, sans signature du cahier. Aiiij, p. 30 du fac-similé Wieser). En marge le mot *America*. C'est la première fois que ce mot ainsi orthographié est imprimé

La plus ancienne de ces suppositions vient de Las Casas. Elle a été mentionnée ailleurs ¹. Ce dominicain, qui était un homme très passionné et qui manquait absolument de critique, ce qui était d'ailleurs le lot de tous les chroniqueurs espagnols du xv^e et du xvi^e siècle, s'imaginait que le navigateur florentin avait été pour quelque chose dans ce qu'on avait fait à Saint-Dié. Ne connaissant que le texte des quatre navigations donné à la suite de la *Cosmographiæ Introductio*, où l'on voit que Vespuce avait précédé Colomb à Paria, ce que Las Casas savait ne pas être exact, et croyant, d'après ce qu'on lit dans ce texte, que Vespuce avait dédié sa relation au duc René auquel il l'avait envoyée, l'évêque de Chiapas était fondé à voir dans ces deux faits des motifs suffisants de croire que le Florentin avait voulu frustrer Colomb d'un mérite qui lui appartenait.

Nous savons aujourd'hui que Vespuce n'a jamais prétendu avoir été à Paria avant Colomb, et que la dédicace imprimée en tête du texte de Saint-Dié des Quatre navigations n'était pas originellement destinée au duc de Lorraine, ce qui détruit toute accusation basée sur ces raisons. Il est évident que si le navigateur florentin avait cherché à influencer le souverain, protecteur du Gymnase de Saint-Dié, il ne se serait pas borné à lui envoyer une copie ou une traduction d'une lettre familière écrite ostensiblement à un autre.

On a dit aussi, sans plus de raison, que c'est avec la complicité du roi Ferdinand que Vespuce a cherché à supplanter Colomb ², et qu'il avait abusé de sa situation de pilote-major pour écrire son nom sur des cartes représentant le Nouveau-Monde ; mais cette accusation n'est pas mieux fondée que les autres, car le poste de pilote-major ne fut créé qu'après la publication de la *Cosmographiæ Introductio* ³. Il n'existe, d'ailleurs, aucune carte espagnole ou portugaise portant le nom d'Amérique qui soit antérieure à la mort de Vespuce. Ce n'est même qu'au xviii^e siècle que ce nom fut accepté par les cosmographes de la Péninsule.

La démonstration de ces faits, qui date déjà de longtemps et à laquelle Humboldt eut la plus grande part, aurait dû mettre fin aux injurieux soupçons dont le navigateur florentin fut l'objet, car il en résulte clairement, comme le judicieux auteur de l'*Examen critique* le dit, que le nom d'Amérique a été inventé et répandu à l'insu de Vespuce ⁴. Il n'en

1. Voyez notre précédent Mémoire : *Vespuce et ses voyages devant la critique*.

2. ROSELLY DE LONGUES, *Histoire posthume de Chr. Colomb*, Paris, 1885, in-8°, ch. II.

3. HUMBOLDT, *Examen Critique*. vol. IV, p. 206.

4. *Ibid.*, vol. IV, p. 34.

fut pas ainsi cependant, et plusieurs auteurs modernes, qu'on devrait croire mieux renseignés, ont réédité, en les aggravant, toutes les anciennes allusions que la critique avait écartées. On a vu que parmi ceux-là il faut placer Markham, qui va jusqu'à s'étonner qu'on ait fait Vespuce pilote-major alors que La Cosa, Diaz de Solis, Vincent Yanes Pinzon et d'autres étaient là ¹. Un autre, un vrai savant, qu'on s'étonne de trouver en pareille compagnie, le professeur Jules Marcou, s'est laissé aller à dire de Vespuce des choses aussi dures qu'imméritées. Sa thèse, très originale et différente de toutes les autres, a été très discutée, et, comme elle a fait école, nous devons dire en quoi elle consiste et comment d'autres ont cru la confirmer.

XIII

LA THÈSE DE L'ORIGINE AMÉRICAINNE DU NOM D'AMÉRIQUE

Nous croyons avoir mis en pleine lumière toutes les circonstances qui montrent que le nom d'Amérique est purement d'origine européenne, et que c'est à Saint-Dié, en France, qu'il prit naissance. Ce fait, qui repose sur de solides preuves et qui est généralement admis, a cependant été contesté par plusieurs érudits, qui se sont efforcés de montrer que ce nom est de provenance américaine, et que c'est par erreur, ou par fraude, qu'on a voulu le faire venir de Vespuce. Cette manière de voir a été soutenue avec tant de persistance qu'il n'est pas inutile de faire connaître sur quoi elle est basée.

JULES MARCOU.— Le premier et le plus compétent de ceux qui ont avancé cette opinion est M. Jules Marcou, savant français qui s'était fixé aux États-Unis, où il devint professeur de géologie à l'Université de Cambridge (Massachussetts), et qui est connu par divers remarquables travaux sur cette science. Sa thèse, qui l'a très sérieusement occupé, et qui a fait l'objet de plusieurs intéressantes lettres et brochures publiées en français, en anglais et en espagnol ², peut être résumée de la manière suivante :

1. *The letters of Amerigo Vespucci*. Londres, Hakluyt Society, 1894, p. xiv.

2. A notre connaissance, M. Marcon a fait connaître ses vues pour la première fois dans une lettre adressée aux Éditeurs de la *Nation*, journal hebdomadaire de New-York, qui publia cette lettre dans son n° du 10 avril 1874. Nous les retrouvons ensuite dans une Revue américaine, l'*Atlantic Monthly*, de mars 1865. L'année précédente il avait envoyé à la Société de Géographie de Paris un mémoire intitulé : *Sur l'origine du nom d'Amérique*, qui fut publié dans le n° de juin du *Bulletin* de cette société. Onze

Il existe dans le Nicaragua une chaîne de montagnes à laquelle les Indiens donnent le nom d'Amerrisque, et dont la région était habitée, lors de la découverte, par une tribu portant le même nom. Ce nom, que les Européens écrivent de différentes manières : « Amerrique, Amerisque, Americ », ne figure pas sur les cartes et documents de l'époque, mais il y a des témoignages modernes qui suppléent à leur silence¹. Il paraît

ans plus tard, en septembre 1886, de Cambridge, où il résidait alors, il envoya à cette même société un nouveau Mémoire sur le même sujet ; elle le publia en 1888 et il y en a des tirages à part. Ce sont les *Nouvelles recherches sur l'origine du Nom d'Amérique*. Paris, 1888, in-8°, pp. 83. Ce Mémoire fut traduit en espagnol par J. D. Rodriguez et publié la même année à Managua (Nicaragua). M. Marcou le traduisit lui-même en anglais et le donna au *Smithsonian Institution* qui l'inséra dans le volume de 1888 de ses *Reports* publié en 1890. Il y en a des tirages à part.

Ces Mémoires exposent la thèse de M. Marcou sous la forme absolue qu'il lui avait d'abord donnée. Celui mentionné ci-après appartient à sa seconde manière. Il a été présenté au Congrès des Américanistes de 1890 sous le titre de *Amerriques, Amerigho Vespucci et Amérique*. On le trouve dans le compte-rendu de ce Congrès, pp. 118-189. A ce Congrès les vues de M. Marcou ont été critiquées par M. HAMY : *Quelques observations sur le mot America communiquées au VIII^e Congrès des Américanistes*. Paris, Leroux, 1892, in-8°, pp. 12 ; par Désiré PECTON : *Sur le nom Amerisque*, Paris, Leroux, 1892, in-8°, pp. 8, et aussi par MM. JIMENEZ DE LA ESPADA et le Dr G. HELLMANN, de Berlin, dont les remarques n'ont pas été publiées. M. Ulysse CHEVALIER les a également critiquées dans *l'Université catholique*, Lyon, 15 juillet 1894, ainsi que M. HARRISSE dans une lettre particulière à M. Marcou lui-même, dans laquelle, selon sa fâcheuse habitude, il s'est montré plus que dur. Au Congrès des Américanistes tenu à Huelva, en 1892, M. Marcou a envoyé une longue note intitulée : *Inscription du Nom indigène Amerrisque sur des cartes du commencement du XVI^e siècle*, tome I, pp. 199-213. A ce même Congrès M. l'abbé Justin Gary a donné un petit mémoire intitulé : *Quelle est l'origine du nom d'Amérique?*, vol. I, pp. 173-179 ; dans lequel il défend la thèse de M. Marcou.

1. Nous avons surtout celui d'un naturaliste et géologue anglais, Thomas Belt, qui après avoir étudié les mines d'Australie, s'engagea avec une compagnie minière du Canada et alla résider au Nicaragua. Dans une lettre adressée à M. Marcou il déclare que les montagnes Amerrique lui sont bien connues, et que l'identité de ce nom avec celui du Nouveau Monde l'a surpris. Voir la lettre, qui est du 8 avril 1878, dans les *Smithsonian Reports* pour 1888, p. 648. M. Belt avait déjà constaté ces faits dans le livre suivant : *The Naturalist in Nicaragua : a narrative of a residence at the gold mines of Chontales*, London, 1873, in-8°.

Un autre témoignage, tout aussi positif, est celui d'un sénateur du Nicaragua, Don José D. Rodriguez, qui écrivit aussi à M. Marcou, à la date du 29 décembre 1887, qu'il connaît les Indiens de la Sierra Amerrique pour avoir eu des rapports personnels avec eux et qu'ils paraissent avoir formé anciennement une tribu puissante. (Même *Report*, p. 649.)

Enfin il y a à ce sujet une autre preuve encore plus décisive, celle donnée par un président du Nicaragua : M. Adan Cardenas. Dans une lettre écrite à la date du 22 mai 1886, à Managua, capitale de cette république, et adressée à M. de Peralta, aujourd'hui ministre de Costa-Rica à Paris, alors membre du corps diplomatique à

donc qu'il y a réellement dans certaine région du Nicaragua un lieu appelé Amérique ou Amerrique, ou plutôt *Amerrique*, et que les Indiens qui l'occupent sont désignés par le terme de *los Amerriques* ¹.

Sur cette base, en apparence tout au moins très solide, M. Marcou assoit des faits que rien ne contredit, mais dont il tire des conséquences très hasardées. Ces faits sont que Vespuce, à son premier voyage, en 1497, et Colomb, à sa quatrième expédition, en 1503, visitèrent cette région du Nicaragua qui était réputée pour être riche en mines d'or, qu'ils se trouvèrent ainsi en rapports fréquents, étroits même, avec les Indiens Amerriques qui connaissaient ces mines, et que Vespuce, à son cinquième voyage, prit encore contact avec les Amerriques.

On peut soutenir que Vespuce a reconnu la côte orientale du Nicaragua à son premier voyage ; mais nous ignorons s'il y débarqua et s'il noua des relations avec les Indiens du pays. Quant à son cinquième voyage, nous n'en savons rien ; nous ne sommes même pas certain qu'il ait eu lieu. Nos renseignements sont plus étendus sur le quatrième voyage de Colomb. Nous savons qu'il pénétra dans la région de Veragua, qu'il communiqua là avec des Indiens qui portaient au cou des plaques d'or, que ces Indiens l'entretenaient des mines qu'on trouvait dans l'intérieur et qu'il envoya à leur recherche. Mais tout ceci se passait dans la région de Veragua, loin de la province de Chontales où habitaient les Indiens Amerriques.

De ces faits, qui ne sont guère explicites, M. Marcou tire cette conclusion que Vespuce et Colomb, ainsi que leurs compagnons, rentrèrent en Espagne, connaissant parfaitement bien le nom indien d'Amerrique, qu'ils ont dû répéter maintes fois dans les propos qu'ils tenaient au sujet de leurs deux derniers voyages, ce qui leur donna une sorte de popularité ².

Washington, lequel lui avait demandé des renseignements sur ce point ; ce président dit qu'il existe réellement, dans le département de Chontales au Nicaragua, une chaîne de montagnes connue sous le nom de *Amerriques*, et que là vit une tribu indienne portant le même nom (*Bulletin of the American Geographical Society*, 1886, p. 316).

A ces témoignages M. Marcou ajoute le résultat de ses propres recherches, d'après lesquelles la terminaison en *ique* est très commune dans les dénominations géographiques tirées des langues américaines, ce qui est encore un point qu'il faut lui concéder. Pour le Nicaragua, voyez la note de M. Pector citée plus haut, et une autre lettre du président Cardenas insérée dans le Bulletin de la Société de géographie américaine pour 1888, p. 193.

1. Le fait est encore établi par un avis judiciaire publié dans un journal de Granada, au Nicaragua, par un sieur Roman Morales, pour revendiquer la possession des terres appelées *Amerrique*. Le texte de cet avis, qui est daté du 11 août 1883, a été publié par M. Désiré Pector dans son opuscule : *Sur le nom Amerrique*, Paris, Leroux, 1898, in-8°.

2. ... De retour en Europe, Colomb et surtout les hommes de ses équipages, en

Si l'on admet les faits avancés, cela est assez probable ; il faut dire cependant que, dans ce cas, il est assez surprenant que ni Vespuce ni Colomb n'aient parlé de ces Indiens dans leurs relations, et que le nom d'Amerrisque soit resté complètement inconnu à tous les gens du temps ¹. Si surprenant que soit un silence aussi complet et aussi général sur un fait de cette nature, on peut concéder qu'il n'est pas inadmissible ; mais il n'en est pas de même d'une autre supposition de M. Marcou.

Selon lui, Vespuce, qui jusqu'en 1504 n'avait porté d'autre prénom que celui d'Albericus, qui était le sien, le changea vers cette époque en celui de Americus. M. Marcou est très affirmatif sur ce point. C'est, nous dit-il, un fait incontestable ². Partant de là, il nous assure qu'en faisant ce changement Vespuce avait pour objet d'identifier sa personnalité avec le pays nouvellement découvert, et de montrer qu'il se distinguait de tous les autres Vespuce de Florence comme étant le grand explorateur du Nouveau-Monde ³.

Par cette audacieuse substitution, l'ambitieux et peu scrupuleux Florentin aurait réussi à faire attribuer son nom d'emprunt à ce Nouveau Monde, bien qu'en réalité ce soit lui qui prit son nom à l'Amérique et non l'Amérique qui lui doit le sien ⁴.

Malheureusement pour cette ingénieuse thèse, le fait essentiel sur lequel elle se base est inexact : Vespuce s'appelait réellement Amerigo. Il existe de nombreuses pièces qui le prouvent, à commencer par les papiers de famille du navigateur ⁵. Il faut dire que toutes ces pièces n'étaient pas

racontant leur voyage, se seront vantés de la découverte de mines d'or, très riches, dont leur avaient parlé les Indiens de la côte du Nicaragua, en disant qu'elles étaient du côté de l'Amérique. De là une sorte de popularité donné au mot Amérique comme nom vulgaire de la partie des Indes découvertes par Colombo dans son dernier voyage... Ce nom d'Amérique, synonyme du pays de l'or par excellence, se sera répandu dans les ports de mer des Indes occidentales, puis en Europe et, petit à petit, aura pénétré dans l'intérieur du continent Européen ». (J. MARCOU: *L'origine du nom d'Amérique* dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juin, 1875, p. 502. Voyez aussi les *Nouvelles Recherches*, pp. 10-11).

1. Notre éminent collègue, M. de Peralta, qui est un excellent juge en cette matière, me fait observer, d'ailleurs, que l'intérieur du Nicaragua n'a été exploré qu'à partir de 1524 et qui ni Vespuce, ni Colomb, ou leurs compagnons n'ont pu connaître en 1503 la *Sierra de los Amerrisque* et les indiens qui l'habitaient.

2. *Nouvelles Recherches sur l'origine du nom d'Amérique*. Paris, Société de Géographie, 1888, p. 16.

3. *Loc. cit.*

4. *Loc. cit.*

5. Uzielli l'a relevé dans un registre officiel de Florence où l'on voit que Amerigo, fils de Nastasio Vespucci, est né le 9 mars 1431 (1432 N. S.). Dans d'autres documents

connues quand M. Marcou écrivit ses deux premiers mémoires, et qu'il fut induit en erreur par le fait que toutes les éditions latines du *Mundus Novus*, — et il y en a, comme on l'a vu, un très grand nombre, — portent le nom d'*Albericus* qui, en apparence, est très différent de celui d'*Americus*, alors, qu'en réalité, c'est une forme latine, incorrecte, il est vrai, mais qui était très usitée à Florence au moyen âge, de ce dernier nom qui vient de l'allemand Amalrich ou Amelrich, dont on a fait *Albericus*, *Amaury* et même *Maury* ¹.

Telle est la première thèse de M. Jules Marcou. Mieux renseigné plus tard, il l'a reprise et l'a présentée au Congrès des Américanistes de 1890 avec des modifications qui ne sont pas sans importance.

Le fond de la thèse est le même cependant : c'est toujours des Indiens Amérindiens, du Nicaragua, dont le nom aurait été popularisé en Europe par les compagnons de Vespucce et de Colomb, que serait venu celui

authentiques, il a trouvé le nom d'*Amerigo* répété nombre de fois (*Illustrazioni e note* à son Edition de BANDINI, Florence, 1892, pp. 69-72).

Voici d'autres preuves que Vespucce portait son nom d'*Amerigo* :

Un manuscrit de sa main, écrit à Florence, avant son départ pour l'Amérique, avec la mention de sa main également : *Amerigo de ser Astagio* (UZIELLI, *Le Toscanelli*, n° 1, p. 21).

Une lettre à son père, en date du 18 octobre 1476, signée *Americus Vespucius*. Publiée en fac-similé par FEUILLET DE CONCHE dans ses *Causeries d'un curieux*, vol. III. Un dossier de 68 lettres, datées de 1483, 1488, 1489, 1491 et adressées à *Amerigho di ser Nastagio* (HARRISSE, *Discovery of North America*, p. 740). Uzielli a eu aussi connaissance de ces lettres.

Une lettre datée du 30 décembre 1492, signée *Amerigho Vespucci* (G. GOVI, *Ricondizioni della R. Accademia dei Lincei*, 1888, p. 299, fac-similé dans Congrès des Américanistes de 1890, p. 160).

Testament de Juanoto Berardi, en date du 15 décembre 1495, où on lit *Amerigo Vespucci mi... especial amigo* (Duchesse d'ALBE : *Documentos escogidos...* Madrid, 1891, p. 202).

La *Lettera* à Soderini, datée de Lisbonne 4 septembre 1504 et signée *Amerigo Vespucci*.

La lettre de Colomb à son fils Diego, datée du 5 février 1505, où il appelle Vespucce *Amerigo Vespucci* (NAVARRÈTE, *Coleccion*, vol. I, p. 351).

Les lettres de naturalisation de Vespucce en Espagne en date du 24 avril 1505, où il est appelé *Amerigo Vespuche*.

Il y a un grand nombre d'autres documents de ce genre, mais ils sont, pour la plupart postérieurs à l'année 1505, époque à laquelle, selon M. Marcou, Vespucce aurait pris le nom de *Amerigo* ; ils ne prouveraient rien contre sa thèse.

1. Voyez sur ce point l'extrait du Mémoire de M. von der Hagen, que Humboldt a donné dans son *Examen critique*, vol. IV, p. 52 et sq. Quant à l'assertion qu'anciennement, à Florence, le nom de *Alberico* et celui de *Amerigo* étaient le même, elle vient de G. Govi, excellent juge en cette matière, qui l'a avancée dans un Mémoire publié à Rome, en 1888, dans les *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*.

donné au Nouveau Monde par les auteurs de la *Cosmographiæ Introductio*. Seulement Vespuce n'aurait pas joué un rôle prépondérant dans ce baptême de l'Amérique. Le véritable parrain de cette partie du Monde serait Jean Basin, le chanoine de Saint-Dié, qui traduisit en latin les quatre navigations de Vespuce. C'est lui, et non Waldseemüller, qui serait l'auteur principal de la *Cosmographiæ Introductio*; c'est lui qui aurait suggéré de donner au Nouveau Monde le nom des Indiens Amerrisques, qu'il savait être celui d'une partie de ce Nouveau Monde découverte par Vespuce ¹.

Quant au rôle du voyageur florentin dans cette affaire, il aurait été indirect, mais très efficace. Comme il s'appelait déjà Amerigo, il n'avait pas besoin de prendre ce nom, mais il en aurait modifié l'orthographe pour le rapprocher davantage de celui des Indiens Amerrisques. C'est ainsi que lui, qui avait signé Amerigho avant 1507, écrivit désormais son nom avec deux r et sans h, pratique qu'il a fidèlement observée jusqu'à sa mort en 1512 ². Vespuce, toutefois, ne se serait pas borné à cela. Il aurait fait partie d'une conspiration pour ravir à Colomb la gloire attachée à son nom, ou tout au moins l'aurait aidée en secret ³. En tous cas, loin d'avoir protesté contre l'acte du Gymnase vosgien, ce qui permet de croire qu'il en fut l'inspirateur, il l'accepta et le confirma ⁴.

Ces deux thèses, si ingénieusement et si ardemment soutenues, se réfutent par les faits exposés dans les paragraphes précédents, qui montrent comment les choses se sont passées.

Si, comme cela paraît certain, il a existé au Nicaragua une tribu d'Indiens qui portaient le nom d'Amerrisques, rien n'autorise à dire que ce nom était connu en Europe, et tout indique, au contraire, qu'il ne l'était pas.

Lors même, d'ailleurs, qu'il aurait été connu à Saint-Dié, cela serait indifférent, car les textes authentiques que nous possédons montrent clairement que c'est uniquement au prénom de Vespuce que les auteurs de la

1. « Influencé et entièrement dirigé par le nom indigène *Amerrique*, — prononcé en français *Amérique*, — qui avait été apporté en Europe quatre années auparavant, et qui avait eu le temps de se répandre comme le nom d'un pays et d'une tribu indienne... Étant assuré des découvertes de Vespuce... peut-être par Vespuce lui-même... le chanoine Jean Basin... voyant une certaine analogie entre le prénom de Vespuce... et le nom assez populaire déjà d'*Amérique*;... pensa qu'une partie du Nouveau Monde était déjà appelé d'après le prénom de Vespuce... et l'a appelé *America* ». *Amerriques, Amerigho Vespucci*, etc. (*Congrès des Américanistes de 1890*, p. 146).

2. *Op. cit.*, p. 153.

3. *Op. cit.*, p. 142.

4. *Op. cit.*, pp. 152 et 155.

Cosmographiæ Introductio ont emprunté celui qu'ils ont donné au Nouveau Monde. La manière dont Vespuce écrivait son prénom ne fut pour rien dans cette détermination ; elle aurait été prise de toute manière, non parce que le navigateur florentin avait un nom qui rappelait celui d'une contrée américaine, mais parce qu'en réalité il fut le premier qui reconnut le caractère continental de l'Amérique du Sud, la seule qu'il regardait comme formant un Monde Nouveau et la seule à laquelle les cosmographes de Saint-Dié entendaient donner son nom. Ce n'est ni lui ni eux qui ont étendu ce nom à l'Amérique entière.

M. DE SAINT-BRIS. — Il faut croire que la thèse du nom de l'Amérique à l'Amérique a quelque chose de particulièrement séduisant pour certains esprits, car elle a été plusieurs fois reprise après M. Marcou. Le plus remuant de ces novateurs était M. Thomas Lambert de Saint-Bris, qui a traité la question en anglais, en français et en espagnol, sous chacun de ses trois noms ¹.

Le fond de la thèse est le même. Il s'agit toujours d'une contrée et d'une nation de l'Amérique pré-colombienne qui portaient un nom auquel on a emprunté celui d'Amérique. Seulement cette contrée ne se trouvait pas au Nicaragua, mais dans la partie septentrionale de l'Amérique du Sud, et ses habitants ne s'appelaient pas Amerrisques, mais *Amaraca*. Il n'est pas généralement connu, nous dit M. Lambert de Saint-Bris, que le nom d'America ou plutôt celui d'Amaraca est celui d'un territoire sacré d'une des plus importantes nations du Nouveau Monde. Effectivement, cela n'est pas connu ; mais notre auteur va nous renseigner à cet égard.

La métropole de ce territoire sacré s'appelait *Can-Amaraca* et se trou-

1. C'est sous le nom de T. H. LAMBERT, et par une longue lettre publiée dans le *New-York Herald* du 4 décembre 1888, sous le titre de *Why America?* que cet auteur a fait connaître ses vues pour la première fois. Cette même année il les a exposées de nouveau à la Société de Géographie de New-York dans une conférence ayant pour objet *The origin of the name of America*. C'est encore en 1888 qu'il a publié sous les deux titres suivants, son ouvrage principal signé THOMAS DE SAINT-BRIS :

The empire of Amaraca. Origin of the national name, or thrilling adventures of the spanish pioneers. Le second titre porte : *Discovery of the Origin of the name of America*. New-York, 1888, un vol. in-8°, p. 140, avec illustration et une curieuse carte.

En 1890, il a donné sur le même sujet : *Nomenclature historique et origines diverses*, sans indication de lieu, et, en 1892, il a publié à Barcelone, en espagnol, ses *Rectificaciones historicas*, dont il a fait un extrait publié en Anglais dans la même ville, sous le titre de *America: A name of native origin*, in-12. En français, M. de Saint Bris a publié à Nice deux plaquettes sans lieu ni date, l'une intitulé : *L'Empire de Amaraca* ; l'autre : *Coup d'œil des preuves historiques de l'origine indigène du nom Amérique*. Citons encore une longue lettre sur le nom d'Amérique publiée dans la *Revue diplomatique* du 19 août 1893.

vait au Pérou, au sud de Quito. C'était un lieu de pèlerinage pour les Péruviens et il était prodigieusement riche en or. La région dont cette localité était le centre religieux formait un vaste empire, celui d'Amaraca qui s'étendait, à l'Est, jusqu'à Paria et aux bouches de l'Orénoque; au Nord, jusqu'au Yucatan; à l'Ouest, elle était limitée par le Pacifique, et au Sud elle descendait jusqu'au 5^e parallèle. Toute la région était caractérisée par des dénominations géographiques qui se terminaient en *ca* : Cantamaraca, Andamarca, Vinamarca, Angamarca, etc. ¹. Les souverains de cet empire péruvien en étaient les chefs spirituels et temporels; ils vivaient dans une grande splendeur.

Les Espagnols, conquistadores de la région du Pacifique, connaissaient tout cela. Ils savaient aussi que le grand prêtre de ces Amaracas, qu'on appelait *El dorado*, le doré, résidait quelque part dans la région sacrée, et ils firent de vains efforts pour découvrir son sanctuaire où ils comptaient trouver des monceaux d'or. Mais c'est par le troisième voyage de Colomb, celui de 1498 à Paria, que l'on eût connaissance pour la première fois de ces Amaracas. A son quatrième voyage, le Génois aurait encore pris contact avec ces peuples et obtenu des indications précieuses sur la richesse de la province Amaracapara, qui correspond à l'ancien État de Barcelone dans le Venezuela.

Quant à ce nom même d'Amaraca, forme première de celui d'Amérique, il vient d'*Amararu*: le serpent, idole nationale du continent central. Les colons espagnols adoptèrent le nom indigène pour désigner leurs premiers établissements, et Vespuce, devenu pilote-major, l'inscrivit sur des cartes, ce qui le fit généralement connaître.

M. de Saint-Brès, comme on le voit, ne prête à Vespuce aucun rôle dans le baptême du Nouveau Monde.

Il croit que c'est uniquement par erreur que le Gymnase vosgien a agi comme il l'a fait; il pense que c'est graduellement que le nom d'Amérique s'est imposé, et que s'il est devenu celui de l'Amérique entière, c'est parce que Charles-Quint ordonna à Mercator de l'inscrire sur les cartes représentant les deux continents.

L'auteur de cette nouvelle démonstration de l'origine américaine du nom d'Amérique est un homme instruit et surtout convaincu. Ses écrits abondent en assertions formelles de faits étranges et en détails curieux qui frappent par leur nouveauté, mais qui ne rappellent rien à ceux auxquels ces matières sont bien connues. On se demande alors avec inquiétude d'où tout cela peut venir; et si l'on veut se renseigner en se reportant aux nombreuses sources indiquées par l'auteur, on a le regret de n'y pas voir ce qu'il y a vu.

1. Voyez la carte annexée à l'ouvrage : *The Empire of Amaraca*.

Alphonse PINART. — Cet américaniste est entré après M. de Saint-Bris dans la lice de ceux qui croient, malgré tout, que le nom d'Amérique vient du Nouveau Monde. Le 20 décembre 1891 il lut à la Société de Géographie de Paris un mémoire dont voici la substance ¹.

Le nom donné au monde découvert par Colomb, commence-t-il par dire, « n'a rien, absolument rien à voir avec Americo Vespucci ». Une première preuve du fait, c'est qu'on ne donne pas à un pays un nom de baptême. A cet argument, emprunté d'ailleurs à Marcou, on peut répondre qu'il y a bien la Louisiane, la Géorgie, la Caroline et bien d'autres noms de ce genre ; mais, selon M. Pinart, ce sont là des exceptions qui ne prouvent rien. Si, réellement, on avait voulu donner à l'Amérique le nom du navigateur et cosmographe florentin, on l'aurait appelée Vespuccine ou Vespuccie. Non, nous déclare-t-il, cette origine doit être écartée. Le nom d'Amérique ne vient pas de Vespuce ; il vient d'*Ameracapana*, ville aujourd'hui détruite, qui était située sur la côte de Cumana, probablement à l'endroit où se trouve maintenant Barcelone, dans le Venezuela, et qui était au xvi^e siècle le centre d'un grand commerce d'esclaves. De là on expédiait à l'Española des troupeaux de captifs Indiens destinés à travailler dans les mines de cette île ou à être exportés en Europe. Les gens du pays et les marins qui assistaient ou qui prenaient part à ce trafic savaient que ces esclaves venaient d'*Ameracapana*, et, de retour dans leur patrie, ils parlaient de tout cela et répétaient ce nom d'*Ameracapana*, d'où est venu, tout, naturellement, celui d'*America*.

Mais, objecte timidement M. Pinart lui-même, comment d'*Ameracapana* a-t-on pu faire *America*? En y réfléchissant, il a trouvé la solution de ce problème et elle est bien simple. D'abord on a supprimé la terminaison *pana* ; reste alors *Ameraca*, et comme les auteurs espagnols du temps transmettaient très mal les mots indiens, dont l'accentuation leur échappait souvent, ils ont très bien pu entendre *America*. Voilà la solution de cette question qu'on est allé chercher bien loin !

On voit que la thèse de M. Pinart est entièrement empruntée à celle de M. de Saint-Bris, dont, cependant, il ne prononce pas le nom, ce qui n'a pas empêché le Président de la Société de Géographie de le féliciter sur la manière originale dont il avait traité la question. M. Pinart se faisait beaucoup d'illusions. Il croyait sincèrement connaître bien des choses

1. Ce mémoire a été lithographié sous le titre suivant : *De l'Origine du nom d'Amérique, Recherches nouvelles*, par A. L. PINART. Paris, 1891, in-fol., 7 feuillets. Il est résumé dans le Bulletin de la Société de Géographie pour l'année 1891. M. Pinart avait annoncé un travail plus complet sur la question, qu'il se proposait de présenter au Congrès des Américanistes de Huelva. Mais il n'en a rien fait.

qu'il ignorait et qu'il empruntait tranquillement à d'autres, souvent sans les comprendre.

M^{lle} LECOQ. — Une autre des victimes de la tentation de faire venir d'Amérique le nom que porte actuellement le Nouveau Monde est M^{lle} Lecocq, qui appartenait au personnel enseignant de la ville de Paris, et qui a présenté au Congrès des Américanistes tenu à Huelva en 1892 un premier mémoire à ce sujet ¹.

Cette dame, très méritante et très sympathique à tous ceux qui ont eu l'avantage de l'approcher, n'a pas imaginé une nouvelle thèse sur la question. Très portée aux recherches philologiques, elle s'est bornée à vouloir confirmer par des considérations étymologiques les arguments de M. Marcou. Elle tient pour acquis que Amerisque est un mot indigène américain, qui veut dire Terre haute ou quelque chose ayant un sens approchant. Ce mot, il est vrai, ne se trouve pas dans les cartes du temps de la découverte ; cependant, en y regardant de près, on l'y trouve sous d'autres formes. En effet, il y a dans les langues indiennes nombre de dénominations géographiques qui ont le sens de Terre haute, et dans lesquelles il est facile de reconnaître le mot Amérique. Ainsi, étymologiquement, *Beragua* (ou *Veragua*) à ce sens. *Opalaca* est un autre exemple de ce genre ; mais l'exemple le plus frappant est celui de *Jamaica* qui est écrit, sur la carte de Canerio, *Tamarique*, et sur celle de Ruysch *Tamaragua* ². Ces transformations, nous assure M^{lle} Lecocq, s'expliquent par l'élision ou la mutation de certaines lettres.

Ces bases posées tout devient fort simple. Iylacomylus, c'est-à-dire, Waldseemüller, qui connaissait tous ces noms ainsi que les lois de leur transformation, et qui, d'autre part, était un enthousiaste admirateur de Vespuce, s'est dit un jour : Pourquoi ne donnerions-nous pas Vespuce

1. *Observations sur les mots América, Amérique et les homophones.* (Congreso internacional de americanistas, Huelva, 1892. Madrid, 1894, 2 vol. In-8°. Vol. 1, le seul publié, pp. 191-203).

En 1890, au Congrès tenu cette année à Paris, M^{lle} Lecocq avait déjà fait connaître ses vues sur cette question ; mais, bien qu'on les ait discutées et qu'elle même ait pris part à la discussion, son Mémoire n'est pas inséré dans le compte rendu de ce Congrès. En 1896, elle revint sur le sujet par la publication, sous un pseudonyme, du Mémoire suivant, le plus développé qu'elle ait écrit : *L'Amérique a-t-elle droit sous ce nom à un nom indigène.* Documents cartographiques. Documents linguistiques. par X. FRANCIOT-LEGALL. Paris, 1896. Ch. Chadenat, in-8°, pp. 88, cartes.

Au Congrès de 1900, M^{lle} Lecocq a donné le petit Mémoire suivant : *Notes pour un vocabulaire comparé des langues américaines et raccords aux langues de l'ancien Monde.* (Congrès international des Américanistes, XII^e session). Paris, Leroux, 1902. Voyez pp. 299-304. C'est un travail purement philologique.

2. *Observations...* Dans le compte rendu du Congrès de Huelva, pp. 194-196.

pour parrain à ces terres nouvelles, qui ont des noms comme ceux de *Tamarique*, de *Tamaragua* et autres de ce genre? Aussitôt dit, aussitôt fait. C'est ainsi que se fit le baptême de l'Amérique à Saint-Dié.

M^{lle} Lecocq appuie cette démonstration sur une liste vertigineuse d'exemples d'élosion et de mutation de lettres, avec les mots auxquels ces mutilations auraient donné naissance. C'est dans son troisième mémoire, publié en 1896, qu'elle s'étend sur ce point. Elle y a complètement développé ses idées et s'est efforcée de fournir des preuves de ses arguments linguistiques, qu'aucune objection, même venant de maîtres comme Oppert et Hamy, n'a pu ébranler chez elle. La philologie comparée est une science qui a donné des résultats précieux ; mais c'est aussi une science traîtresse qui cache des traquenards à ceux insuffisamment armés pour ce genre de recherches et dans lesquels M^{lle} Lecocq est souvent tombée.

M. HORSFORD. — Un chimiste américain, Eben Norton Horsford, consacra sa vie à deux missions, dont l'une seulement, celle de faire une grande fortune, réussit au gré de ses desirs ; et dont l'autre, qui consistait à faire la démonstration que le Vineland des anciens Scandinaves correspondait aux Massachussets, échoua complètement. Cet ambitieux savant voulut aussi, dans ses moments perdus, démontrer que le nom de l'Amérique était d'origine américaine et, dans ce but, il présenta un mémoire au Congrès des Américanistes de Huelva¹. Seulement, l'idée de chercher cette origine dans quelque vocable du Nicaragua ou du Pérou lui parut baroque, et il en émit une autre qui était très simple, mais à laquelle personne n'avait pensé ; ces choses-là arrivent souvent.

Tout le monde sait, nous dit M. Horsford, que Eric le Rouge, un célèbre loup de mer scandinave, découvrit au x^e siècle la côte Orientale des États-Unis actuels et y fonda l'établissement connu dans les Sagas sous le nom de Vineland. Naturellement le nom de ce grand chef blanc devint familier à tous les Indiens ; mais comme l'*r* s'élide dans leur langue et qu'ils affectent particulièrement la terminaison en *ca*, Eric devint pour eux *Em-i-ca*, d'où *Jamaica* et autres dénominations approchantes. Colomb eut connaissance de ce vocable aux Antilles, probablement à la Jamaïque même, et le porta en Europe au retour de son second voyage, dans lequel il découvrit cette île dont le nom indigène n'était qu'une forme de celui d'Amérique. Il n'en fallut pas davantage pour répandre ce nom, dont on constate la présence sous différentes formes dans les premières cartes du temps. C'est ainsi qu'on lit *Jamaigua*, *Tamarique* et *Ilha Rigua* dans

1. *Origin of the name America, brief of argument* by EBEN NORTON HORSFORD. Cambridge, Massachusetts, dans *Congreso internacional de Americanistas*, Huelva, 1892. Madrid, 1892, vol. I, pp. 157-172.

Cantino ; ces deux premiers noms et celui de *Yarqua* paraissent dans Canerio, *Tamaragua* se trouve chez Ruysch, *Ymaiqua* et *Riqua* sont dans le Ptolémée de 1513.

Le nom d'Amérique vient donc du norrain Erik qui, en passant d'abord par les langues des Indiens Algonquin et ensuite par celle des Européens qui le transcrivirent, est devenu Amérique.

AUTRES NOVATEURS. — Malgré l'insuccès des prétendues démonstrations de l'origine américaine du nom d'Amérique qui viennent d'être analysées, d'autres auteurs n'ont pas craint de ramasser les morceaux de cette malheureuse thèse pour tenter de la reconstituer, sans y rien ajouter d'ailleurs. Un professeur Wilde s'est essayé à cela il y a deux ans et, tout récemment, un érudit espagnol a suivi cet exemple, qui sera suivi par d'autres. Il y a des erreurs qui exercent une telle séduction qu'on ne peut se résoudre à y renoncer. Il ne faut donc pas s'étonner si de temps en temps on apprend par les journaux qu'un monsieur a découvert que le nom du Nouveau Monde ne vient pas de Vespuce, mais du continent même qui le porte.

Quelque érudition et quelque ingéniosité qu'on y mette, toutes les tentatives de ce genre sont vouées au même sort. On peut démontrer, car cela est vrai, qu'il y avait nombre de localités dans le Nouveau Monde dont les noms indiens se rapprochent beaucoup de celui d'Amérique, mais on ne démontrera pas que l'un de ces noms était si connu des premiers colons espagnols, qui en faisaient un usage constant et qui en répandaient l'usage partout où ils allaient, qu'on finit par y voir une des désignations principales des nouvelles régions, parce qu'il n'y a pas l'ombre de preuve que les choses se soient passées ainsi.

Le nom indien Amerrisque n'a été révélé que de nos jours. Il n'existe aucun document du temps montrant qu'il était alors connu.

L'empire d'Amaraca n'a jamais existé que dans l'imagination de son créateur. On n'en trouve aucune trace ailleurs.

La ville d'Amaracapaná a réellement existé à l'époque de la conquête et de l'occupation ; mais elle disparut bientôt avec les circonstances qui l'avaient fait naître. Les auteurs du temps la mentionnent à peine. Comment son nom aurait-il pu s'imposer à l'Amérique entière ?

Enfin, nous avons une preuve documentaire authentique que l'Amérique du Sud n'a été appelée Amérique que parce que c'était le prénom du navigateur qui, le premier, a fait connaître que cette partie des nouvelles régions formait un Monde Nouveau. Nous verrons plus loin que l'extension de ce nom au continent entier fut l'œuvre des cosmographes du xvi^e siècle.

XIV

LES DEUX FIGURES DU MONDE QUI ACCOMPAGNAIENT LA COSMOGRAPHIE
INTRODUCTIO

Revenons maintenant au Gymnase de Saint-Dié. L'œuvre de ces érudits, ou plutôt de leur cosmographe principal, Waldseemüller, ne s'est pas bornée à la publication de la *Cosmographiæ Introductio* et des quatre relations de Vespuce. On l'a vu plus haut, ce petit traité, que son auteur dit être une introduction au Ptolémée, dont avec le concours du Gymnase, il préparait une édition savante, était accompagné de deux figures du Monde, tracées pour compléter cette introduction. C'est Waldseemüller lui-même qui nous le dit, d'abord dans sa dédicace et ensuite dans plusieurs passages du livre, notamment au verso de la planche représentant une sphère et dans une note finale ¹.

Ainsi, les deux figures du Monde mentionnées dans ces passages ne faisaient pas partie de la *Cosmographiæ Introductio*, comme quelques auteurs l'ont cru, elles étaient destinées à faciliter l'intelligence du géographe grec qu'on allait rééditer, et la *Cosmographiæ Introductio* elle-même n'avait pas d'autre objet.

Cependant, alors que cet ouvrage, qui forme un tout petit volume d'une cinquantaine de feuillets, échappait à la destruction, puisqu'on en connaît encore plus de cinquante exemplaires, les deux figures du Monde, dont l'une, le planisphère, on le sait maintenant, couvrait douze grandes feuilles, avaient complètement disparu, et ce n'est que de nos jours qu'on en a découvert un exemplaire unique.

Cette découverte date seulement de l'année 1900. Elle est due au professeur Joseph Fischer qui, en cherchant des documents pour son livre sur les navigations des Scandinaves en Amérique, trouva, fortuitement, dans la bibliothèque du château de Wolfegg, dans le Wurtemberg, appartenant aujourd'hui au Prince François de Waldburg-Wolfegg, un gros

1. Fol. 37 du fac-similé de Wieser pour la note finale. Ce ne sont pas, d'ailleurs, les seules indications que nous ayons à cet égard. Waldseemüller parle encore de ses cartes, et particulièrement de son planisphère, dans une épître par laquelle il dédie à son ami Ringmann son *Architectura et Perspectiva Rudimenta*, publié en 1508; dans une autre épître au même Ringmann, insérée dans la partie iconographique et orthographique de la *Margarita Philosophica* de Reisch, dont il était l'auteur; dans sa lettre à Amerbach du 5 avril 1507. Ringmann aussi en parle et Ortelius cite le planisphère.

Atlas in-folio, portant l'ex-libris du cosmographe Schöner, et contenant des cartes de son temps, parmi lesquelles on en trouva deux, d'un caractère extraordinaire, qui manquaient à toutes nos collections. Ce sont des planisphères magnifiques, en douze feuilles chacun, dans un parfait état de conservation, mais qui paraissent être des épreuves, car elles portent quelques corrections manuscrites destinées évidemment à l'impression.

L'un n'est ni daté ni signé; mais en l'examinant de près le père Fischer y reconnut la fameuse carte in-plano, mentionnée au titre de la *Cosmographiæ Introductio*, dont aucun exemplaire n'était arrivé à notre connaissance. L'autre est une carte marine portant le nom de Waldseemüller et datée de 1516. On n'en soupçonnait pas l'existence. Elle est étrangère à la *Cosmographiæ Introductio*. Il en sera question plus loin.

Le Père Fischer avisa immédiatement de sa découverte le professeur Wieser qui, depuis longtemps, était à la recherche des deux figures formant le complément de la *Cosmographiæ Introductio*, et qui se rendit immédiatement au château de Wolfegg, où il constata la réalité et l'importance de la découverte faite. Les deux belles cartes, ainsi mises à jour d'une manière si inattendue, ont été reproduites en fac-similé ¹ et ont fait l'objet d'études sérieuses qui permettent d'en fixer le caractère et la valeur ².

1. *The oldest map with the name America of the year 1507 and the carta Marina of the year 1516 by M. WALDSEEMULLER (Hacomitus). Edited with the assistance of the imperial Academy of sciences at Vienna by Prof. Jos. FISCHER S. J. and Prof. FR. R. V. WIESER.* Innsbruck, Wagner'sche Universitäts-Buchhandlung. Londres Henry Stevens, son and Stiles, 1903, gr. in-fol. Texte anglais et allemand en regard, pp. 52 à 2 colonnes et 26 grandes cartes fac-similé, plus 41 illustrations ou petites cartes.

Le texte étudie les deux cartes et se termine par un Appendice donnant, en colonnes parallèles, la nomenclature de ces deux cartes et celles de King, de Cantino, de Canerio, de Ruysch et de la *Tabula Terre nove* du Ptolémée de 1513.

2. La plus importante de ces études est celle que les professeurs Fischer et Wieser ont mise en tête de la reproduction fac-similé des cartes, étude qu'ils ont résumée pour servir d'introduction à la reproduction fac-similé de la *Cosmographiæ Introductio* publiée à New-York en 1907, par la Société catholique historique.

Parmi les autres études il faut citer celles de Ed. Heawood dans le *Geographical Journal* de Londres, juin 1904; — de Hermann Wagner dans les *Göttingischen gelehrten Anzeigen*, 1904, n° 6; — de Stevenson, dans le *Bulletin of the American Geographical Society* de New-York, n° d'avril 1904, — de Ravenstein dans *Geographische Zeitschrift*, de Leipzig, 1906; — de Soulsby, dans le *Geographical Journal* de Londres, n° de février 1902, — et enfin celles que M. Gallois a faites pour le troisième Congrès de géographie italienne, Florence, 1899, et pour les *Annales de géographie*, de Paris, n° du 15 janvier 1904.

Nous allons voir d'abord ce qu'il y a à dire de la première, celle de 1507, qui nous intéresse plus particulièrement.

XV

LA CARTE IN PLANO DE 1507

Comme on vient de le voir, la carte que Fisher et Wieser ont reconnu pour être celle in-plano de la *Cosmographiæ Introductio* n'est ni datée, ni signée ; mais ces deux particularités n'ont aucune conséquence, puisque c'est une épreuve que nous possédons et non l'un des exemplaires de la carte livrée à la publicité. Il n'y a pas de doute, d'ailleurs, que cette carte soit celle de Waldseemüller de 1507. Les preuves du fait sont nombreuses. La principale, qui pourrait dispenser des autres, est qu'elle a pour titre celui même que donne le petit traité dont elle est le complément : *Universalis Cosmographiæ secundum Ptholomaci traditionem et Americi Vespuccii aliorumque lustrationes*, et qu'elle est conforme aux indications fournies par ce traité, notamment à cette particularité, mentionnée au verso de la planche représentant une sphère, qu'on y voit les armes des principaux pays qui y figurent, et au fait plus important qu'on y lit le mot *America* sur cette partie du Nouveau Monde, dont la découverte était revendiquée par Vespuce ¹.

C'est une carte d'une très grande dimension destinée à former un panneau mural. Elle est très bien gravée, sur bois, avec de jolis ornements en bordure. Sa projection est celle de Ptolémée avec certaines modifications. Le titre se lit au bas de la carte. Au milieu de la bordure supérieure, à droite et à gauche d'un méridien central, le cartographe a placé deux petits hémisphères représentant l'Ancien et le Nouveau Monde, comme le fait la grande carte, mais avec quelques différences dans les détails. Les portraits de Ptolémée et de Vespuce — portraits de fantaisie naturellement — dominent la carte entière et complètent la déclaration qui se lit à la fin du texte de la *Cosmographiæ Introductio* et sur laquelle on reviendra plus loin, que pour la figure in-plano on a plus particulièrement suivi Ptolémée, tandis que pour l'autre on s'est conformé aux indications données par Vespuce ².

1. FISHER et WIESER, *The Oldest map...*, pp. 8-10, où on trouvera d'autres raisons à l'appui du fait.

2. Voir la *Cosmographiæ...* fac-similé Wieser, fol. 37-38, et le paragraphe suivant.

Cette carte, une des plus belles que nous ait léguées le Moyen Age, est graduée aussi bien en longitudes qu'en latitudes. Son premier méridien, qui devrait être celui de Ptolémée, lequel passait par les Canaries, la plus occidentale des terres connues de son temps, traverse l'île de Porto-Santo, disposition que Waldseemüller paraît avoir emprunté à Canerio, qu'il copie la plupart du temps. Les climats et les vents sont indiqués. Le développement de la carte, à l'Est, est considérable : 270 degrés, et 90, par conséquent, à l'Ouest, dont 25 environ entre la protubérance occidentale de l'Afrique et l'Amérique du Sud, et une quarantaine entre les Canaries et Haïti.

Cette extension extraordinaire de l'Asie vers l'Orient et la réduction de l'espace maritime s'étendant du côté de l'Occident ressemblent tant à ce que le globe de Nuremberg nous montre à cet égard, qu'on est fondé à dire que c'est à Behaim que Waldseemüller a emprunté cette conception. Des cosmographes, très compétents en cette matière, ont cependant supposé qu'il avait pu s'inspirer de documents antérieurs au globe de Nuremberg, que personne ne connaît et, que Behaim lui-même aurait mis à profit. Nous avons traité cette question ailleurs et nous croyons avoir montré que ces documents n'existent pas. L'idée de la proximité des côtes orientales de l'Asie et de la possibilité de les atteindre en prenant par l'Ouest appartient bien à Behaim, qui ne s'est inspiré, pour la traduire graphiquement sur son globe, que des Anciens et du cardinal d'Ailly, qui n'a été lui-même que l'interprète de ce qu'ils ont dit et écrit sur ce point ¹.

Les autres sources auxquelles Waldseemüller a puisé pour les parties de

1. *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, vol. II, pp. 458-459. MM. Fischer et Wieser citent le globe de Laon (1493 ?), la carte de Martellus (1489 ?) et la carte King-Ilamy (1502 ?), comme ayant pu influencer les idées de Waldseemüller relativement à la grande extension de l'Asie vers l'Est (pp. 25-26). Mais outre que la date de ces documents est incertaine, l'un, le globe de Laon, n'a aucun caractère scientifique, et l'autre, la carte de Martellus, n'est pas graduée. Ravenstein (*Geo. Journal*, oct. 1892, p. 462) et Gallois ont, cependant, exprimé des vues semblables, qui prennent leur source dans la croyance que Toscanelli avait tracé en 1474 une carte de ce genre, qui avait plus ou moins circulé parmi les savants et qu'on aurait imitée. Cette croyance est injustifiable parce que Las Casas et Fernand Colomb SEULS parlent de cette carte qu'ils n'ont jamais vue, qu'ils ne disent pas avoir vue et qui est absolument inconnue à tous les contemporains. On n'est pas autorisé, d'ailleurs, à attribuer la conception d'une telle carte à un savant comme Toscanelli, qui connaissait à fond Ptolémée, par lequel l'argumentation de Marin de Tyr, sur la grande extension de l'Asie vers l'Orient, avait été complètement ruinée. Voir, sur cette question, le chapitre : *La conception géographique de Toscanelli*, dans notre *Histoire de la grande entreprise de Colomb*, vol. II, pp. 221 et sq.

sa carte représentant l'Ancien Monde, sont suffisamment connues. C'est d'abord Ptolémée et les cartes supplémentaires ajoutées aux diverses éditions de ce géographe, notamment celles d'Ulm de 1486. Puis vient Marco Polo, auquel sont empruntées la plupart des légendes de l'Asie Orientale.

Pour les parties de l'Afrique restées inconnues à Ptolémée, Waldseemüller ne s'est inspiré que de documents portugais, notamment des cartes de King, de Cantino et de Canerio, toutes trois de l'année 1502. Il y a cependant des parties intérieures de ce continent pour lesquelles il semble avoir fait usage de sources qui nous sont inconnues.

En ce qui concerne le Nouveau Monde, c'est encore aux documents d'origine portugaise, et plus particulièrement aux cartes de Cantino et de Canerio que Waldseemüller a recours. Et les emprunts qu'il fait à cette dernière, qui n'est après tout qu'une copie revue et augmentée de l'autre, sont si considérables, qu'on a pu dire que son planisphère était une édition nouvelle du portulan de Canerio, assertion qui est plus vraie de la carte de 1516 que de celle de 1507.

La partie occidentale de cette grande carte représente deux continents : l'un, qui occupe la région boréale et qui s'étend du 54^e au 12^e degré de latitude septentrionale, porte, sur son littoral oriental qui se prolonge jusqu'à l'extrémité de la Floride, une nomenclature empruntée à Cantino et à Canerio, et dont la plus grande partie ne peut venir que de Vespuce. A l'Orient de la péninsule floridienne s'ouvre un vaste golfe suivi d'une terre sur laquelle on lit, à la hauteur du tropique du Cancer, un seul mot, *Paria*, emprunté évidemment au texte incorrect de Vespuce donné par la *Cosmographiæ Introductio* et qui est mis là pour *Lariab*.

Le deuxième continent, qui correspond au *Mundus Novus* de Vespuce, a la forme d'une très longue île qui se termine, du côté du Nord, vers le 8^e degré de latitude septentrionale, où l'on voit un espace vide, qui paraît être un détroit, et qui dépasse au Sud le 45^e parallèle. C'est à la partie méridionale de cette île continentale, vers le tropique du Capricorne, qu'on lit pour la première fois sur un document cartographique imprimé le mot *America*¹, que Waldseemüller nous dit, dans la *Cosmographiæ Introductio*, avoir formé avec le prénom de Vespuce qu'il regardait comme le découvreur de cette vaste région, dont la nomenclature paraît aussi être principalement d'origine Vespuccienne.

Ainsi, la plus grande partie de la section de cette grande carte, dite in plano, consacrée au Nouveau Monde, paraît avoir été dressée d'après

1. Voir au paragraphe 18 ce que nous disons de la carte trouvée par Stevens, qui pourrait être antérieure à celle de 1507.

des données qui viennent du navigateur Florentin par l'intermédiaire de la carte de Canerio, qui reproduit celle de Cantino, à laquelle on admet que Vespuce fournit des indications, et aussi par les relations mêmes de ce navigateur envoyées au duc René. Il faut encore noter que les découvertes de Colomb ne sont pas ignorées par Waldseemüller, qui les indique par une légende placée au milieu des îles de l'Océan occidental ¹.

XVI

LA FIGURE DU MONDE IN SOLIDO

C'est une question de savoir si les expressions *in plano* et *in solido*, de la *Cosmographiæ Introductio*, qui figurent au titre même de cet ouvrage : *Universalis Cosmographiæ descriptio tam in solido quam plano*, se rapportent à deux documents séparés, dont l'un nous montrerait le Monde sous la forme d'un planisphère et l'autre sous celle d'un globe, ou si ces expressions doivent s'entendre d'une seule carte qui remplirait ce double office.

C'est la première opinion qui a prévalu et, comme il a été impossible, pendant longtemps, de contrôler cette opinion par l'examen de la pièce même, qui était perdue, elle a pu paraître assez vraisemblable ou ne soulever aucune objection péremptoire. Il n'en est plus de même depuis la découverte de la grande carte de 1507, de Waldseemüller, qui accompagnait certainement la *Cosmographiæ Introductio* et qui est sûrement aussi sa carte *in plano*, si elle n'est en même temps sa carte *in solido*.

En effet, cette carte de 1507 nous montre deux figures du Monde sous deux échelles différentes, l'une, la plus grande, qui embrasse la carte entière, est un planisphère très détaillé, couvert de légendes et dont tous les contours portent une riche nomenclature géographique. L'autre, au contraire, qui est petite, est inscrite au milieu de la bordure supérieure de la carte, et nous fait voir le Monde en deux hémisphères distincts,

1. D'après une lettre à Ringmann datée de février 1508, et insérée dans la partie de la *Margarita* de Reisch relative à l'architecture, édition de 1508, Waldseemüller parle comme si sa carte avait été composée, dessinée et imprimée à Saint-Dié (Apud D'AVEZAC, *Hylacomylus...* pp. 109-110). HARRISSE (*Discovery*, p. 443) et FISCHER et WIENER (*The Oldest map*, p. 17, 20), ainsi que M. Gallois, croient néanmoins qu'une carte aussi considérable n'a pu être entièrement exécutée à Saint-Dié et que l'impression, tout au moins, dut avoir lieu à Strasbourg. Cependant une légende de la carte de Waldseemüller de 1516, qui est aussi considérable, porte qu'elle a été faite (*consumatum*) à Saint-Dié.

sur lesquels les longitudes et les latitudes sont tracées et qui représentent, chacun, une des moitiés de la sphère. C'est le premier exemple que nous ayons d'une projection de ce genre qui nous montre la terre sous sa véritable forme globulaire.

Ne serait-ce pas là la représentation du Monde *in solido* dont parle la *Cosmographiæ Introductio*? Si nous nous reportons au texte de cet ouvrage, nous y remarquons plusieurs passages qui paraissent confirmer cette manière de voir. Le premier se trouve dans une inscription imprimée au verso de la planche représentant une sphère qui est insérée dans la première partie de l'ouvrage. On y lit ce qui suit : « Nous nous proposons, dans ce livret, d'écrire une Introduction à la Cosmographie, « dont nous avons tracé une image sous forme tant sphérique que plane. « En traçant cette image sous la forme *in solido*, nous avons été gênés « par le manque d'espace ; mais la Mappemonde est plus étendue » ¹.

Voilà donc Waldseemüller qui nous dit lui-même que pour sa figure du Monde *in solido* le manque d'espace l'a obligé à la restreindre, mais qu'il n'en a pas été de même pour sa figure *in plano*. Est-ce que cela ne se rapporte pas exactement à la grande carte de 1507, dans laquelle une plus petite, en forme de globe, est insérée ?

Dans la dédicace de son livre à l'Empereur Maximilien, Waldseemüller ne s'exprime pas moins clairement, quand il dit au souverain qu'il a préparé une figure de la terre entière, tant sous la forme plane que sous celle sphérique : *Totius Orbis typus tam in solido quam plano*². Il semble que Waldseemüller ne se serait pas exprimé ainsi, s'il eût voulu parler de deux documents séparés. Les passages suivants laissent la même impression :

A la fin de son traité, dans une page déjà mentionnée, expliquant comment il a procédé, notre cosmographe parle de la figure sphérique — *in solido* — qui est ajoutée — *additur* — au planisphère — *quod plano* — qu'il a tracé ³.

Dans sa dédicace à Ringmann de la partie sur l'architecture insérée dans la *Margarita Philosophica*, publiée à Strasbourg en février 1508, partie dont il est l'auteur, Waldseemüller rappelle à son ami qu'ils ont

1. La planche portant cette inscription forme un double feuillet non chiffré ; elle n'est pas placée au même endroit dans tous les exemplaires de la *Cosmographiæ Introductio*. Dans l'exemplaire fac-similé par Wieser elle est à la fin de l'ouvrage. Voici le texte du passage cité ci-dessus.

Propositum est hoc libello quandam Cosmographiæ Introductionem scribere : quam nos tam in solido quam plano depinximus . In solido quidem spacio exclusi strictissime . Sed latius in plano...

2. *Cosmographiæ Introductio*, fol. 3 et 4 du fac-similé Wieser.

3. *Op. cit.*, fol. 38.

récemment l'un et l'autre, mais plus particulièrement par ses soins à lui, Waldseemüller, composé, dessiné et imprimé à Saint-Dié « une figure « universelle de la terre tant en forme de globe qu'en planisphère — « *Tam solidam quam planam* ¹ ».

Enfin, dans une lettre de Jean de Tritthenheim, en date du 12 août 1507, ce bénédictin dit qu'il vient d'acheter pour un prix modéré « une « belle carte sphérique du globe — *sphæram orbis pulchram* — sur une « petite échelle — *in quantitate parva* —, récemment imprimée à Stras-
« bourg, comprenant simultanément un grand planisphère — *magna*
« *dispositione globum terræ in plano expansum*, — montrant les îles et
« les régions récemment découvertes par Americo Vesputio... dans la
« mer occidentale et vers le Midi, jusqu'au 10^e parallèle environ » ².

Il est difficile de lire tous ces extraits en les rapprochant les uns des autres, sans en tirer cette conclusion que les figures ou représentations du Monde *in solido* et *in plano* dont parle Waldseemüller, à différentes reprises et toujours dans des termes semblables, étaient destinées à montrer la terre dans la même carte, sous deux aspects différents : celui d'un globe de petite dimension et celui d'un grand planisphère. Nous croyons donc que la carte de Waldseemüller de 1507, récemment découverte, carte qui répond en tous points à ce que ce cosmographe dit lui-même qu'il voulait faire et qu'il a réellement fait, est celle à la fois *in plano* et *in solido*, dont il parle comme formant le complément de sa cosmographie, et qu'il n'y a plus lieu de chercher ailleurs cette dernière ³.

XVII

IDENTITÉ SUPPOSÉE DE LA FIGURE IN SOLIDO AVEC LA CARTE DITE DE HAUSLAR

L'opinion qui vient d'être formulée qu'on doit voir dans la seule carte de 1507, récemment découverte, les deux planisphères *in plano* et

1. Extrait de la *Margarita* dans d'Avezac, *op. cit.*, pp. 109-110.

2. D'Avezac, même ouvrage, pp. 36-38, qui donne le passage cité, extrait de Joannis TRITTHEM, *Opera historica*, Francfort, 1601, in-fol. Pars 41, pp. 551-553.

3. C'est la conclusion à laquelle était arrivée Elter, avant la découverte du P. Fischer (*De Henrico Glareano geographo et antiquissima forma « Americae » commentatio...* Bonn, 1896, in-4^o, pp. 21-23), et c'est celle qu'a formulée le professeur Stevenson, après avoir étudié cette carte (*Bulletin of American Geographical Society*, New-York, avril 1904, p. 206).

in solido dont il est plusieurs fois question dans la *Cosmographiæ Introductio*, n'est pas celle la plus généralement partagée.

Les savants découvreurs et commentateurs de cette belle et précieuse carte, le P. Fischer et le D^r Wieser, ne partagent pas cette manière de voir. Pour eux, comme pour le professeur Gallois, qui le premier a formulé cette idée, la carte de 1507 ne représente que celle *in plano*, et celle *in solido* n'a pas encore été trouvée, au moins sous sa forme originale, car ces trois érudits la reconnaissent dans les fuseaux du globe dit de Hauslab-Liechstentein, qui en serait une copie ou une imitation. Ces fuseaux, qui datent de 1509 et qui ne sont connus que depuis 1871 ¹, offrent, en effet, de nombreux traits de ressemblance avec la figure *in solido* du Monde dont parle Waldseemüller, et les savants géographes nommés ci-dessus les ont ingénieusement fait ressortir ².

Il y a toutefois une objection sérieuse à cette identification. Dans le passage si important de la fin de la *Cosmographiæ Introductio* où Waldseemüller explique ce qu'il a voulu faire il nous dit en quoi sa figure *in plano* du Monde diffère de celle *in solido*. Pour la première il a plus particulièrement suivi Ptolémée, bien qu'il ne l'ait pas fait en tous points, surtout en ce qui concerne les Terres Nouvelles, pour lesquelles il a fallu plutôt se rapporter aux cartes marines qui fournissent des renseignements plus récents. Mais pour ce qui est de sa représentation *in solido*, il a suivi les indications données par Vespuce ³.

1. C'est au Congrès de géographie de 1871 que ces fuseaux furent produits pour la première fois. Ils ont été reproduits maintes fois, notamment dans la thèse de M. Gallois, mentionnée à la note suivante, dans le *Fac-simile Atlas* de Nordenskiöld et dans l'ouvrage de Fischer et de Wieser, plusieurs fois cités au cours de cette étude.

2. Voir les raisons que M. Gallois a avancées à l'appui de cette identification. Il les a données pour la première fois dans sa thèse sur les *Géographes allemands de la Renaissance*, Paris, 1890, in-8°, pp. 48 et sq. Il y est revenu dans son article sur *Lyon et la Découverte de l'Amérique* (Bulletin de la Société de Géographie de Lyon, juillet, 1892, pp. 102-108), et dans sa communication sur Vespuce au troisième Congrès de Géographie Italienne, pp. 9-10 du tirage à part. MM. Fischer et Wieser souscrivent entièrement à cette opinion (*The Oldest map.*, p. 15), ainsi que Ravenstein.

3. « En dressant les feuilles de notre planisphère nous n'avons pas suivi Ptolémée en tous points, particulièrement en ce qui regarde les nouvelles Terres, car nous remarquons que sur les cartes marines, l'Equateur est placé autrement que chez Ptolémée... En ceci nous avons suivi tantôt Ptolémée, tantôt les cartes marines. Ainsi que Ptolémée lui-même reconnaît qu'il a dû le faire, il a été nécessaire d'assurer plus d'autorité aux renseignements obtenus de notre temps. Nous avons, par conséquent, arrangé nos matières de manière à suivre Ptolémée dans notre projection plane en ce qui concerne les nouvelles terres et autres particularités, tandis que, sur le

Cette représentation ou carte du Monde sous la forme d'un globe doit donc se conformer, dans ses particularités essentielles tout au moins, aux renseignements donnés dans les quatre relations de Vespuce, dont le texte, comme le dit Waldseemüller, suit cette explication. Or, on ne trouve là pas un mot relatif à un détroit qui couperait en deux parties le Nouveau Monde; nous savons, d'ailleurs, que Vespuce ne croyait pas à l'existence de ce détroit, puisque lorsqu'il s'est agi de tenter le passage aux Indes par la voie de l'Ouest, il recommanda, avant Magellan, de prendre par le sud. Comment, dès lors, reconnaître le *in solido* de Waldseemüller dans les fuseaux de Hauslab, dont un des traits caractéristiques est la séparation de l'Amérique du Nord de l'Amérique du Centre et du Sud?

Les deux petits hémisphères insérés dans la grande carte de 1507 ne soulèvent pas cette objection: on n'y voit aucune trace d'un détroit de ce genre, ce qui est, assurément, un trait de ressemblance avec le *in solido* de Waldseemüller, tracé en grande partie conformément aux indications de Vespuce, plus importants que ceux relevés sur les fuseaux de Hauslab.

Il n'est pas contestable, d'un autre côté, que si d'une certaine manière ces fuseaux ressemblent davantage à la petite carte insérée dans la grande, ils se rapprochent de celle-ci par d'autres traits, notamment par l'indication du détroit en question et par l'insertion du nom America sur la partie Méridionale des Nouvelles Terres. Nous croirions donc plutôt que ces fuseaux ne sont ni une copie de la carte *in solido* ni une imitation de celle *in plano*, mais qu'ils représentent une carte composée avec des éléments empruntés à l'un et à l'autre document.

Un point cependant nous échappe, c'est la raison pour laquelle Waldseemüller donne, dans la même carte, deux planisphères représentant le Monde à la même date, dont l'un montre un détroit qui ne figure pas dans l'autre et porte le nom America, qui ne paraît pas non plus sur ce dernier. En ce qui concerne le détroit, on peut supposer que Waldseemüller n'était pas encore fixé sur son existence en 1507. D'une part, il avait les relations de Vespuce où il n'en était pas question, et, de l'autre, il le voyait figurer sur les cartes des types de celles de Cantino et de Canerio, reçues du Portugal et qui semblent avoir été dressées d'après des indications dont Vespuce lui-même est la source. Cette espèce de contradiction a pu le faire hésiter à se prononcer dans un sens ou dans l'autre, et cette hésitation s'est peut-être traduite dans ses deux tracés. L'incertitude de Waldseemüller sur ce point a d'ailleurs duré assez longtemps, car

globe qui est ajouté au planisphère, nous avons suivi les descriptions données par Vespuce, qui viennent ci-après (*Cosmographiae*, fac-similé Wieser, fol. 37-38).

dans sa *Terre nove*, du Ptolémée de 1513, et dans sa carte de la *Margaritha* de 1515, il supprime ce détroit et le rétablit dans sa carte marine de 1516. Quant à l'absence du nom d'America sur la petite carte, on pourrait peut-être l'expliquer par cette raison que ce nom, venant de Waldseemüller, celui-ci n'avait pas à l'inscrire sur une carte dont l'objet était surtout de faire connaître les vues de Vespuce et non les particularités que lui suggéraient les diverses sources d'information qu'il utilisait.

On peut d'ailleurs se demander si l'espace vide qui figure au milieu de la partie américaine de la carte in plano représente réellement un détroit avec une mer libre séparant les nouvelles régions en deux parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale. N'est-on pas autorisé à croire, au contraire, que cet espace vide indique seulement que cette partie n'a pas encore été explorée, et qu'on ignore s'il y a là un passage maritime ou une terre inconnue unissant les deux grandes régions précédemment reconnues ?

Et en ce qui concerne la carte insérée, ne peut-on attribuer l'absence de toute indication de détroit ou de mer libre entre ce qu'on a appelé plus tard l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, à la petite échelle de la carte qui ne permet guère de donner cette indication ? On a aussi remarqué que la côte occidentale de la partie méridionale de la petite carte forme un angle plus aigu que sur la grande carte ; mais, comme le remarque M. Heawood, cela s'explique par la différence dans la projection des deux cartes ¹.

XVIII

LA CARTE DE WALDSEEMULLER TROUVÉE PAR HENRY STEVENS 1506-1507 ?

Avant d'aller plus loin, il convient de mentionner une autre carte de Waldseemüller où figure le nom d'Amérique, et qui paraît être antérieure à sa grande carte de 1507. C'est celle que M. Henry Stevens, de Londres, a découverte, il y a une dizaine d'années, dans un exemplaire du Ptolémée de 1513. Cette carte ne porte ni nom d'auteur, ni date, mais elle est évidemment du cosmographe de Saint-Dié, et on est autorisé à la dater de 1506 ou de 1507 au plus tard.

Les principales raisons qui motivent cette manière de voir sont que cette carte est identique à l'*Orbis Typus Universalis* du Ptolémée de 1513,

1. HEAWOOD, *The Waldseemuller facsimiles* (*The Geographical Journal*, June, 1904, p. 6).

que l'on sait être de Waldseemüller, à cette différence près que le nom d'Amérique, qui ne paraît pas sur la carte de 1513, figure ici en toutes lettres au milieu de la partie représentant le Sud du continent. Quant à la date, comme nous savons par Waldseemüller lui-même que dès l'année 1505 ou 1506, il travaillait à Saint-Dié aux cartes supplémentaires qui devaient figurer dans le Ptolémée de 1513, on peut inférer de ce fait que la carte découverte par M. Stevens est l'une de celles qu'il avait faites à cette époque, qui est celle où il croyait que le nom de Vespuce devait être attribué aux nouvelles régions découvertes, ainsi que le prouve sa grande carte de 1507, qui porte le nom d'Amérique, que lui-même a supprimé dans sa carte de 1516.

Il semble donc que la carte découverte par M. Stevens doit être considérée comme l'expression de la première opinion de Waldseemüller sur la convenance d'attribuer le prénom du navigateur Florentin à la partie du Nouveau Monde qu'il avait plus particulièrement explorée, et que ce n'est qu'après être revenu sur cette manière de voir qu'il dressa sa *Terre Nove* de 1513 et sa carte marine de 1516. Lors même d'ailleurs qu'on trouverait que les raisons indiquées ne suffisent pas pour attribuer à Waldseemüller la carte en question, il n'est pas moins vrai que c'est une carte du même type que celles de 1507 et de 1513, et que si elle n'est pas du cosmographe de Saint-Dié, elle a été certainement copiée sur l'une de celles dont il est l'auteur. Quant à la date, un examen de la pièce, au point de vue de ses contours, de sa nomenclature et de ses procédés techniques de fabrication, autorise la conclusion qu'elle est antérieure à la grande carte in plano et in solido de 1507, et que c'est, par conséquent, le premier document cartographique où figure le nom d'Amérique.

Cette curieuse carte, dont malheureusement il n'existe aucune reproduction, appartient aujourd'hui à la riche bibliothèque Américaine de John Carter Brown, à Providence, Rhode-Island (États-Unis). Elle a été étudiée minutieusement par des experts américains et anglais dont l'opinion est conforme à celle que nous exposons ici. Elle a aussi fait l'objet d'une étude intéressante par M. Soulsby, du British Museum ¹.

XIX

LE PTOLÉMÉE DE 1513

L'œuvre de Waldseemüller ne se borne pas aux cartes faites pour la

1. *The first map containing the name America* (*The Geographical Journal*),

Cosmographiæ Introductio. Sans parler d'une carte de l'Europe dont nous n'avons pas à nous occuper ici, nous lui devons une importante carte marine qui est datée de 1516, et on lui attribue, non sans raison, toutes celles du supplément du beau Ptolémée de 1513.

Parlons d'abord de celles-ci.

Nous savons par Waldseemüller lui-même que, depuis l'année 1506, il s'occupait de dresser des cartes pour une édition savante du grand géographe alexandrin que Gaultier Lud, propriétaire de l'imprimerie du Gymnase vosgien, voulait éditer avec sa collaboration et celle de Ringmann¹. Cette entreprise, à laquelle on attachait beaucoup d'importance, fut malheureusement abandonnée à la mort du duc René, en 1508. Ce prince était, en effet, le protecteur du Gymnase vosgien qui, à partir de cette mort, semble avoir renoncé aux études et aux publications dont la ville de Saint-Dié pouvait à bon droit s'enorgueillir. L'imprimerie de Lud, avec tout son matériel, passa à l'imprimeur Jean Schott, de Strasbourg²; deux notables de cette ville, Jacobus Bzler et Giorgius Ubelin, entreprirent de faire paraître le Ptolémée dont Lud et Waldseemüller avaient préparé la publication.

L'ouvrage parut à Strasbourg le 12 mars 1513, chez l'imprimeur Jean

Londres, février 1902). M. Soulsby avait obtenu communication d'un Mémoire dans lequel M. Stevens a étudié critiquement cette carte avec la compétence que lui donne sa grande expérience dans les questions de ce genre. Il serait à désirer que ce mémoire fût publié avec un facsimile de cette carte.

1. Dans son *Speculi Orbis* (Miroir du Monde), qui est de l'année 1509, Lud parle de son intention de donner, avec le concours de Waldseemüller, dont il constate le savoir, une édition nouvelle corrigée et augmentée de Ptolémée. (D'AVEZAC, *Martin Hylacomyllus*, p. 66, où l'on trouve un extrait textuel de cet ouvrage dont on ne connaît que quelques exemplaires. Voyez le n° 49 de la B. A. V. de Harrisse.)

Waldseemüller lui-même donne son témoignage à cet égard dans sa lettre à Joannes Amerbach du 15 avril 1507, où il lui annonce qu'il va publier à Saint-Dié la *Cosmographie* de Ptolémée avec l'addition de nouvelles cartes. (Lettre publiée par l'historien de la Littérature de l'Alsace dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, vol. III. Nancy, 1875, p. 227; publiée aussi par Harrisse, *Discovery*, p. 441.

Enfin, dans un petit ouvrage publié en commun en 1511 par Waldseemüller et son ami Ringmann (*Instructio manuductionem praestans*), ce dernier, parlant de la grande carte du Monde, de Waldseemüller, dit que depuis longtemps ce dernier consacrait son temps aux cartes de Ptolémée (*Apud* D'AVEZAC, *Op. cit.*, p. 139).

2. Il n'y a pas de preuves positives du fait, mais M. Beaupré a relevé diverses particularités qui indiquent que tel a été le cas, entre autres celle-ci : que les caractères avec lesquels le Ptolémée de 1513 a été imprimé sont identiquement les mêmes que ceux de la *Cosmographiæ Introductio* (Recherches..., p. 84 et notes).

Schott, et forme un beau volume grand in-folio composé de la manière suivante.

Première partie. — 1° Le titre, avec l'indication sur ce titre même du contenu de cette partie.

2° Au verso du feuillet de titre : Lettre à Jacobus Ezler et à ses associés, de Pic de la Mirandole, neveu du célèbre polyglotte, parlant du voyage que Ringmann avait fait en Italie à leur compte, pour étudier des manuscrits de Ptolémée, et disant qu'il lui en avait procuré un très important. Datée de Ferrare 1508.

3° Au feuillet 2 : Dédicace à l'Empereur des deux éditeurs, datée de Strasbourg 15 mai 1513.

4° Au verso de ce feuillet : Indication sommaire des chapitres de Ptolémée.

5° Feuilles 5 à 60 : Texte latin de Ptolémée.

6° Table non paginée en 15 feuillets.

7° Au verso du 15^e feuillet : Note au lecteur adressée par Gilles Grégoire Giraldi à Ringmann, pour lui expliquer le système de notation numérique des Grecs. Datée du 22 août 1508. Au bas de ce feuillet, date de l'impression et nom de l'imprimeur.

8° Les cartes de Ptolémée, savoir : 1 carte générale, 10 pour l'Europe, 4 pour l'Afrique et 12 pour l'Asie. Toutes doubles, une exceptée.

Deuxième partie. Supplément. 1° Titre, avec l'indication du contenu de cette partie.

2° Autre avis au lecteur relatif aux cartes nouvelles contenues dans ce supplément. Ni date ni signature, mais vient évidemment des deux nouveaux éditeurs.

3° Vingt cartes nouvelles, savoir : N° 1, *Orbis Typus*, n° 2 *Tabula Terre nove* et 18 cartes pour les diverses régions du Monde. Toutes doubles, une exceptée.

4° Après les cartes, le traité *De locis ac mirabilibus Mundi*, 30 pages, compilation attribué à N. Donis, mais très probablement à tort. Elle avait déjà figuré dans les Ptolémées de 1486, de 1507 et de 1508.

Contrairement à ce que quelques auteurs ont avancé, Ringmann (Philesius) n'a pas refait la traduction de cette édition. C'est l'ancienne version de Jacques Angelo qui a été utilisée ; mais Ringmann, qui fit deux voyages en Italie pour étudier des manuscrits de Ptolémée, paraît avoir révisé cette version, et y ajouta en tous cas les noms grecs à côté des noms latins.

Dans aucune partie de ce Ptolémée les noms de Lud et de Waldseemüller, promoteurs de l'ouvrage, ne sont mentionnés. Les nouveaux éditeurs, qui étaient deux jurisconsultes qu'il n'y a aucune raison de regarder

comme ayant eu des connaissances particulières en cosmographie, parlent comme si c'était à eux seuls que revenait le mérite d'avoir préparé et mis à jour cette belle publication. Dans l'avis au lecteur qui précède la deuxième partie, ils reconnaissent cependant que l'ouvrage a été commencé dans un coin des Vosges, sous le patronage du duc René, et que la carte marine, ainsi que plusieurs autres, avaient été livrées à l'impression par ce prince, avant qu'il ne mourût ; mais, ajoutent-ils, par suite de la négligence de quelques-uns, cet ouvrage, qu'ils reprennent maintenant et auquel ils vont donner tous leurs soins, fut délaissé pendant six ans.

On est fondé à inférer de ces assertions qu'ayant obtenu le privilège de reprendre et de mener à bonne fin la publication du Ptolémée préparée par Lud, les éditeurs Strasbourgeois obtinrent aussi ou prirent le droit d'utiliser les cartes auxquelles Waldseemüller avait longtemps travaillé en vue de cette publication. Cette inférence est justifiée par un passage du Ptolémée de 1522 où il est dit que les cartes de cette édition sont des réductions de celles de Waldseemüller. Rien dans ce passage n'indique, il est vrai, que ce sont les cartes du Ptolémée de 1513 qui ont été ainsi réduites ; mais, comme le nombre des cartes est le même dans les deux éditions, quelles représentent les mêmes régions et portent à une ou deux exceptions près les mêmes titres, et comme, en somme, elles se ressemblent tellement que malgré les différences secondaires qu'on peut y constater, il serait difficile de les distinguer les unes des autres si elles étaient à la même échelle, il faut bien voir là un ensemble de raisons qui ne permettent guère de douter que les cartes du Ptolémée de 1513 soient de Waldseemüller ¹. Il faut dire, toutefois, que si tel est le cas, il est singulier que les éditeurs Strasbourgeois n'aient pas nommé un collaborateur aussi distingué que l'était Waldseemüller, et qu'il est encore plus extraordinaire que ce cosmographe qui défendait jalousement ses droits, comme le montre son différend avec le Gymnase vosgien, à propos de la *Cosmographie Introductio*, n'ait jamais revendiqué la part considérable qu'il avait prise au Ptolémée de 1513.

Quoi qu'il en soit, la carte du Ptolémée de 1513, qui représente le Nouveau Monde, diffère sur plusieurs points essentiels de celle de Waldseemüller de 1507. Ainsi, tout ce Nouveau Monde n'y forme qu'un seul continent au lieu de deux, et le nom d'Amérique qui figurait si ostensiblement sur la première en date disparaît de l'autre. De 1507 à 1513

1. La plupart des critiques, Humboldt, d'Avezac et Harrisse, et Gallois entre autres, sont de cet avis. Nordenskiöld a formulé très nettement ses réserves à cet égard. (*Fac-simile Atlas*, pp. 21-22 et 69; *Periplus*, pp. 178-179).

Waldseemüller avait donc modifié sa manière de voir sur ces deux points importants. Il se serait convaincu que les deux parties des nouvelles régions n'étaient pas séparées par un détroit, quoiqu'il n'y eût, en 1513, aucune autre raison pour croire cela que le premier voyage de Vespuce, et il aurait pensé qu'il n'y avait pas de motif valable pour donner le nom de ce même Vespuce à une partie du Nouveau Monde. Sur ce dernier point, il est certain que Waldseemüller avait modifié sa première manière de voir, car sa carte de 1516, dont nous allons maintenant parler témoigne du fait.

XX

LA CARTE MARINE DE 1516

Ainsi que l'indique son titre, la carte de 1516 est une carte marine portugaise ¹. Elle est datée, et son auteur, Waldseemüller, se fait connaître dans deux légendes ². Une autre légende nous apprend qu'elle est dédiée à Hugues des Hasards, évêque de Toul, l'un des protecteurs du Gymnase vosgien, qui en fit les frais. Comme les cartes marines du temps, elle est couverte d'un réseau de lignes croisées indiquant les directions d'après la rose des vents. C'est un planisphère gradué en longitudes et en latitudes, mais qui n'embrasse pas la sphère entière. A l'ouest du premier méridien, qui est celui de Ptolémée, il s'arrête au 280°, soit 80 degrés à l'occident; à l'est, il se termine au 152°. C'est-à-dire que toute la partie s'étendant entre ces deux méridiens, soit 128 degrés,

1. *Carta marina navigatoria Portugallen. Navigationes atque locius cogniti orbis Terre marisque formam naturamque situs et terminos nostris temporibus recognitos et ab antiquorum traditione differentes, eciam quor[um] velusti non meminerunt autores, hec generaliter indicat.*

2. La première de ces légendes qui figure à gauche, au bas de la feuille 23 du fac-simile, porte : *Martinus Waldsemuller Ilacomilus. Lectori felicitatem optat incolu-mem.*

La seconde légende, qui se lit à la feuille 26 est : *Consumatum est in oppido S. Deodati compositione et digestionem Martini Waldsemuller Ilacomili.*

Ainsi qu'on le fait remarquer plus haut, ces termes semblent indiquer que la carte a été imprimée à Saint-Dié; mais les experts en cette matière doutent qu'un ouvrage aussi considérable ait été entièrement exécuté dans une aussi petite ville où l'imprimerie était nouvellement installée. Qu'elle y ait été dessinée, cela est pour ainsi dire certain; mais la gravure et peut être l'impression doivent avoir eu lieu à Strasbourg. GALLOIS. *Annales*, 13 janv. 1904, p. 32, FISCHER et WIESEN, *op. cit.*, p. 20.

partie comprenant les extrémités orientales de l'Asie et le Pacifique, manque ¹.

On explique cette singulière omission par le fait que la carte de Canerio, qui servit de modèle à Waldseemüller pour sa carte plane de 1507, et qu'il copie ici encore, montre une omission semblable ². Mais notre cartographe n'avait pas hésité à combler cette omission dans sa carte plane de 1507, et s'il ne le fait pas ici, c'est qu'il juge que cela est inutile. La grande différence entre les deux cartes n'est pas là. Elle est dans ce fait que la carte in plano de 1507 a été dressée, en ce qui concerne l'Amérique, d'après les idées de Vespuce, qui ne voyait pas dans les terres nouvelles une prolongation de l'Asie orientale, tandis que celle de 1516 est conçue selon le système de Colomb, qui croyait à cette prolongation. Ainsi, la région de la côte orientale américaine, se terminant par la péninsule Floridienne, région qui, sur la carte de 1507, porte à l'ouest l'inscription *Terra ulterior incognita*, porte ici les mots *Terra de Cuba-Asie partis*. Et Cuba qui, sur la première carte, est appelée *Isabella*, n'a ici aucun nom. Il y a là, évidemment, une réminiscence de la prétention avancée par Colomb, d'abord lors de son second voyage, au cours duquel il obligea son équipage à jurer que Cuba était une prolongation de la côte asiatique orientale, et ensuite à son troisième voyage, où il identifia la région de Paria à une partie de la côte asiatique.

Deux autres preuves que Waldseemüller avait, en 1516, renoncé aux idées de Vespuce, auxquelles il s'était d'abord si ardemment rallié, c'est la disparition du mot *America*, qui ne figure plus dans la carte de cette année, où ce qui était dans l'autre le Monde Nouveau de Vespuce devient la partie méridionale d'un vaste continent appelé *Brasilia sive Terra Papagalli*. Enfin, Paria, qui, dans la carte de 1507, est inscrit avec raison où Vespuce avait placé *Lariab*, — mot que la *Cosmographiæ Introductio* avait pris par erreur pour *Paria* — est transporté à la région de l'Amérique du Sud où se trouvait réellement la région appelée de ce nom par Colomb.

Pour les contours généraux du Nouveau Monde, la carte de 1516 est exactement semblable à celle de 1507. L'une et l'autre ont reproduit ceux de Canerio. Mais la nomenclature diffère sur quelques points importants et est plus riche. Il y a aussi des variantes dans les grandes légendes.

Cette belle carte doit être considérée, ainsi que l'ont reconnu tous les

1. Il faut noter que, d'après les chiffres que porte la carte, elle s'étendrait à l'Est jusqu'au 172° de latitude. Mais en examinant attentivement la carte, on voit qu'il y a là une erreur de copiste.

2. FISCHER AND WEBER, *The First map*, p. 30.

critiques modernes, comme une nouvelle édition revue et augmentée, mais, à notre sens, non améliorée, de la carte de Canerio. A certains égards très importants, celle de 1507 lui est supérieure. Là, Waldseemüller est dans une meilleure voie quand, d'accord avec Vespuce, il regarde les terres continentales nouvellement découvertes comme distinctes de l'Asie, et quand il s'abstient, prudemment, de risquer aucune supposition sur ce qui peut se trouver plus loin, à l'Ouest. En 1516, il abandonne cette voie et semble ne pas savoir laquelle il doit suivre ; il efface le nom d'Amérique sur sa carte, ce qui ferait croire qu'ayant considéré que les titres de Colomb étaient supérieurs à ceux de Vespuce, il va substituer le nom du Génois à celui du Florentin, mais il n'en fait rien. Le nom de Colomb ne figure nulle part sur les parties continentales des nouvelles terres de sa carte et n'est mentionné que comme le découvreur des Antilles ¹.

C'est cependant à Colomb qu'il emprunte, sans raisons apparentes, les traits qui déparent son œuvre. Admettre, dix ans après la mort de l'enthousiaste mais incompétent cosmographe qu'était Colomb, l'identité de tout ou partie des terres nouvelles avec les extrémités orientales de l'Asie, c'était embrasser une opinion qui alors ne reposait sur rien, si ce n'est sur l'assertion du seul Colomb, et à laquelle, contrairement à ce que l'on croit généralement, personne n'avait ajouté foi ². Croire que l'Asie n'était qu'à 60 degrés des Canaries, alors qu'elle en était séparée par une distance trois fois plus grande, c'était aussi avancer une opinion dont l'absurdité sautait aux yeux et qu'un esprit scientifique ne pouvait prendre en sérieuse considération, tant elle était contraire aux principes les plus élémentaires d'une géographie raisonnée. Il suffisait d'ouvrir Ptolémée pour voir son peu de consistance et, en fait, seuls les cosmographes de cabinet, ceux qui se plaisaient à dresser ces cartes luxueuses destinées à l'amusement des curieux, mais non à renseigner les pilotes, l'ont soutenue. Les cosmographes amateurs comme Behaim tombaient facilement dans cette erreur ; les auteurs des portulans savaient l'éviter.

Ces considérations expliquent que la carte de 1516, dite marine bien à tort, dont les exemplaires enluminés devaient être d'un aspect si séduisant, n'exerça aucune influence utile. C'est l'œuvre d'un compilateur ingénieux qui pouvait être un savant mathématicien et qui savait réunir un grand nombre de faits, mais qui était incapable d'en déduire aucune de ces hypothèses lumineuses qui suppléent à l'absence de renseignements positifs.

1. Légende au-dessous de l'île *Spanolla*.

2. Nous avons donné la preuve de cette assertion dans notre *Histoire critique de la grande entreprise de Colomb*, 5^e étude, ch. I et II, vol. II, pp. 251-322.

A tout prendre, cette carte marque un recul dans la connaissance du monde et non un progrès. Ce qu'on y trouve de bon avait déjà été montré ; le reste n'est pas susceptible de correction et doit être simplement écarté.

XXI

LE PTOLÉMÉE DE 1520

Les cartes de Waldseemüller du Ptolémée de 1513 reparaissent ici telles quelles, car elles ont été imprimées sur les mêmes bois. C'est une simple réimpression de l'édition précédente, faite par l'un de ses deux éditeurs, Georges Ubelin, et imprimée également à Strasbourg par Jean Schott, mais sans aucune addition nouvelle, sauf une courte préface et avec la dédicace, les avis au lecteur, la lettre de Pic de la Mirandole, le traité *De Locis* et l'Index en moins. Dans le texte, on a aussi supprimé la nomenclature en grec. C'est en somme une édition plus économique que celle de 1513, sans autre valeur que celle qu'elle emprunte à la reproduction des cartes.

XXII

LE PTOLÉMÉE DE 1522

Ce Ptolémée nous donne une troisième édition, mais cette fois sur une échelle un peu réduite des cartes de Waldseemüller, des deux éditions de 1513 et de 1520 du géographe grec. Ni le titre ni la préface n'indiquent cela ; mais le fait est établi par une note jetée au bas d'une page du texte, qui est de l'éditeur même de l'ouvrage ¹.

1. Voici le passage de cette note qui se rapporte aux cartes. On le trouve à la fin du texte de Ptolémée, au verso d'un feuillet paginé 100 :

Et ne nobis decor alterius elationem inferre videatur. has tabulas e novo a Martino Ilacomjlo pie defuncto constructas, et im minorem quam prius unquam fuere formam redactas notificamus. C'est à dire : « Et pour qu'on ne croie pas que nous voulons vous faire honneur du mérite d'un autre, nous déclarons que ces cartes ont été construites à nouveau par Martin Ilacomilus, pieusement décédé, et qu'elles ont été réduites à un format moindre qu'on ne l'a jamais fait. »

Comme on l'a indiqué ci-dessus, Nordenskiöld croit que ce passage signifie simplement que Waldseemüller a réduit expressément pour le Ptolémée de 1522 les cartes du Ptolémée de 1513, mais non que ces dernières soient de lui (*Periplus*, p. 179 a). Nous

Cet éditeur était Laurentius Phrisius (Laurent Fries), physicien, comme on disait alors, et mathématicien de Metz, qui voulut, à l'exemple des premiers éditeurs de l'ouvrage, ajouter au texte original du géographe une nouvelle documentation. Pour une raison qui nous échappe, il réduisit ou fit réduire l'échelle des cartes de Waldseemüller, mais il utilisa ingénieusement leur verso pour y placer des renseignements, empruntés aux relations du temps, sur les contrées auxquelles chaque carte se rapportait. Ces renseignements n'ont aujourd'hui aucun intérêt, mais à l'époque ils devaient en avoir. Il ajouta aussi à son édition un index assez étendu et une introduction qui n'a malheureusement aucune valeur.

L'ouvrage, qui parut à Strasbourg le 12 mars 1522, chez l'imprimeur Joannes Grienniger, est composé de la manière suivante :

1. Titre très détaillé indiquant les matières contenues dans le volume ; 1 feuillet.
2. Préface de Thomas Aucuparius, toute à l'honneur de Vespuce. Colomb n'y est pas nommé ; 1 feuillet.
3. Table alphabétique ; 18 feuillets.
4. Errata ; 1 feuillet.
5. Texte de Ptolémée jusqu'au livre VII ; 63 feuillets. Le VIII^e livre est inscrit sur une moitié du verso des cartes. Comme dans l'édition de 1513, les noms grecs sont donnés à côté des noms latins. La traduction est toujours celle d'Angelo avec les corrections de Ringmann.
6. Note au lecteur sur les cartes de Waldseemüller.
7. Table des cartes anciennes.
8. 27 cartes de Ptolémée, dont 10 pour l'Europe, 4 pour l'Afrique, 12 pour l'Asie, plus une carte générale, toutes doubles, avec des indications complémentaires au revers et un bel encadrement gravé sur bois.
9. 23 cartes nouvelles, dont 18 conformes à celles de 1513. Les 5 autres cartes sont : la *Terre nove* qui diffère sur bien des points de celle de 1513, l'Inde orientale, l'Inde supérieure et le Groenland, qui ne figurent pas dans l'autre édition, et l'*Orbis typus*, qui n'est pas la carte portant le même titre dans l'édition de 1513 et qui est signée des initiales de l'éditeur, L. F. Le nom *America* y figure. Le titre de ces cartes est inscrit dans une banderole qui se déploie au-dessus de chacune d'elles.
10. L'introduction de l'éditeur, 8 feuillets, qu'on trouve tantôt avant, tantôt après les cartes.

avons montré au paragraphe consacré au Ptolémée de 1513 qu'il ne pouvait être question, dans le passage cité plus haut, que de cartes de Waldseemüller. S'il en était autrement, les cartes que nous savons avoir été préparées pour le Ptolémée de 1513 par Waldseemüller n'auraient pas servi, et ce seraient, non ses propres cartes qu'il aurait réduites, mais celles d'un autre cosmographe.

Les cartes de ce Ptolémée ont été reproduites sans aucun changement — les mêmes planches ayant été utilisées pour cela — dans trois autres éditions de ce géographe, celles de 1525, de 1535 et de 1541.

XXXIII

L'ŒUVRE DE WALDSEEMÜLLER

La revue que nous venons de faire de l'œuvre de Waldseemüller montre qu'après avoir embrassé avec enthousiasme l'idée de donner le prénom de Vespuce à la partie méridionale du Nouveau Monde, il n'est plus revenu sur ce point. Ce n'est, en effet, que dans la *Cosmographiæ Introductio* et dans la double carte complémentaire de ce volume, qui datent de 1507, qu'il a avancé cette proposition, qu'il semble avoir promptement abandonnée, car ni dans sa *Terre Nove* du Ptolémée de 1513, qui était terminée depuis l'année 1508, ni dans sa grande carte marine de 1516, le nom d'Amérique ne figure. Remarquons aussi que Laurent Fries, qui reproduisit la première de ces deux cartes dans son Ptolémée de 1522, et qui ne se gêna pas pour y faire quelques additions, s'abstint cependant d'y ajouter le nom d'Amérique, ce qui indique certainement qu'il savait que Waldseemüller n'avait pas persisté dans sa première idée.

On attribue ce changement chez notre cosmographe à la conviction qu'il aurait acquise que Vespuce ne méritait pas l'honneur qu'il lui avait fait, et que le premier rôle dans la découverte du Nouveau Monde appartenait à Colomb. Cela est possible ; mais s'il en est ainsi, on se demande pourquoi Waldseemüller n'a pas substitué le nom du Génois à celui du Florentin dans ses cartes de 1513 et de 1516. Nous ne voyons pas d'ailleurs quels renseignements le cosmographe de Saint-Dié pouvait avoir sur Colomb en 1508 ou même en 1513, qu'il n'avait déjà en 1507. Ne croirait-on pas plutôt qu'il fut amené à changer d'avis sur ce point important, parce qu'il reconnut que les régions nouvelles découvertes à l'ouest des Antilles ne formaient pas deux continents séparés, comme il l'avait cru, ce qui, en fait, faisait disparaître le *Mundus Novus* de Vespuce, que l'on s'imaginait être une île continentale dont la plus grande partie s'étendait au sud de l'Équateur. Dans ces conditions, il n'y avait d'autre alternative que de supprimer le nom de Vespuce ou de l'attribuer au continent entier, ce que l'on fit plus tard, mais ce que Waldseemüller n'osa peut-être pas faire !

Il convient de dire quelques mots de la compétence de Waldseemüller comme cosmographe. Il semble qu'elle ait été exagérée. Comme dessinateur et ornementiste Waldseemüller mérite tous les éloges, et on doit aussi le regarder comme un mathématicien instruit. Mais ce que nous cherchons dans les cartes géographiques de l'ère des découvertes, c'est l'état de ces découvertes à la date que portent les cartes. Or celles de Waldseemüller nous renseignent très imparfaitement à cet égard. Non seulement il est en arrière de son temps pour les découvertes faites au Nouveau Monde, mais il ignore complètement celles des Portugais en Afrique et en Asie. Ainsi, les deux cartes de l'Asie Orientale et de l'Asie Supérieure du Ptolémée de 1522 sont entièrement empruntées aux récits de Marco Polo et au globe de Behaim ¹. Ces deux cartes, il est vrai, ne sont peut-être pas de Waldseemüller, car elles ne figurent pas dans le Ptolémée de 1513 auquel les autres sont empruntées. Il est à croire, cependant, que si elles n'étaient pas de Waldseemüller, l'éditeur du Ptolémée de 1522 l'aurait dit, puisqu'il n'a pas omis de montrer que l'*Orbis typus* de cette édition n'était pas de ce cosmographe.

Quoi qu'il en soit, la notoriété de Waldseemüller paraît être principalement due à sa suggestion de donner le prénom de Vespuce au Nouveau Monde et à cette circonstance, heureuse pour lui, que cette suggestion fut rapidement et très généralement accueillie, ainsi qu'on va le voir ².

XXIV

RAPIDE ACCEPTATION DU NOM AMERIQUE

Quelles que soient les raisons qui déterminèrent Waldseemüller à faire disparaître le nom d'Amérique de ses publications postérieures à celles de 1507, il ne fut pas suivi dans cette nouvelle manière de voir par ses contemporains et par les générations suivantes.

1. Voir sur ce point ce que dit Nordenskiöld (*Periplus*, p. 161).

2. Nous savons peu de chose de la vie de ce cosmographe; comme on l'a vu plus haut, il semble qu'après la publication de la *Cosmographiæ introductio*, il y eut un refroidissement entre lui et Lud. Certainement leur brouille ne dura pas, car en 1509 Lud s'occupait toujours de son édition de Ptolémée qu'il ne pouvait donner sans le concours de Ringmann et de Waldseemüller, qui continua à habiter Saint-Dié jusqu'en 1511 au moins. Ce doit être vers cette époque qu'il se fixa temporairement à Strasbourg, probablement pour collaborer au Ptolémée de 1513. Nous voyons par des documents publiés par M. Gallois, qu'en 1512 il sollicita l'appui du duc de Lorraine pour obtenir un canonicat de l'église collégiale de Saint-Dié, qui lui fut accordé l'an-

Sa première proposition fut, au contraire, acceptée avec un ensemble extraordinaire. On y était d'ailleurs préparé par la grande publicité donnée aux relations de Vespuce. Ainsi, un an même avant que ne parût la *Cosmographiæ Introductio*, un cosmographe plus célèbre que Waldseemüller, Schöner, avait dit en parlant de Colomb et de Vespuce que l'un était le découvreur de nouvelles îles et l'autre celui d'un Nouveau Monde ¹.

Ce qui est certain, c'est qu'aussitôt que la carte de 1507 fut connue, on s'empressa de la copier. Il nous reste plusieurs de ces copies ; l'une, dont on ne connaît pas l'auteur et qui doit dater de 1509, fait partie de la collection Hauslab-Lichtenstein ; l'autre, qui est du cosmographe Glareanus (Henri Loritz, de Glaris, en Suisse), est de 1510. Toutes deux portent le nom d'Amérique. L'année d'avant, un géographe anonyme écrivait dans une description de la terre, le *Globus Mundi* de Strasbourg, 1509, qui fut plusieurs fois réimprimé, que la quatrième partie du monde venait d'être découverte par *Americus*. En 1512, un érudit de grand renom, le suisse Joachim Watt, dit Vadianus, adressait à Rudolphus Agricola, de Vienne, une lettre plusieurs fois reproduite dans laquelle il parle de Vespuce comme du découvreur du Nouveau Monde ².

Cette même année, on publie à Nuremberg une édition de la Météorologie d'Aristote, avec des commentaires où se trouve un passage dans lequel Vespuce est désigné comme étant le découvreur des terres nouvelles ³. On date d'une ou deux années plus tard les fuseaux d'un globe attribué à Louis Boulanger, sur lesquels on lit *America noviter reperta*. D'autres fuseaux, qui sont peut-être de 1514 ou de 1515, mais qui ne peuvent être postérieurs à l'année 1519, et qu'on attribue, sans raison

née suivante. Il faut croire, comme le remarque M. Gallois, que ses relations avec Lud étaient alors amicales, car sans cela il ne serait certainement pas devenu chanoine de Saint-Dié (*Bulletin de la Société de géographie de l'Est*, 1900, 2^e trimestre, pp. 222-225). On ne connaît pas la date exacte de la mort de Waldseemüller, mais on sait, par une note au Ptolémée de 1522, qu'à cette date il n'existait plus.

Voir sur l'œuvre de Waldseemüller l'article de M. Gallois : *Le nom d'Amérique et les grandes mappemondes de Waldseemüller de 1507 et 1516*, dans les *Annales de Géographie*, 13 janv. 1904. Les vues du savant professeur diffèrent sensiblement de celles exprimées ci-dessus.

1. Lettre du 20 mai 1506, publiée en 1508 dans les *Dialogus de diversarum gentium sectis mundi religionibus...* dum comici de Johanne Stamler, Augusta 1508. (Apud., Wixson, *Columbus*, Boston, 1891, p. 343.)

2. Cette lettre, imprimée pour la première fois à Vienne en 1515 (Wixson, *Narrative and critical history of America*, vol. II, p. 382), reparut dans les deux éditions de Mela du même Vadianus de 1518 et de 1522. Nos 92 et 112 de la B.A.V.

3. NORDENSKIÖLD, *Fac-simile atlas*, p. 42.

d'ailleurs, à Léonard de Vinci, portent, dans la partie méridionale, l'inscription *America*.

Dans l'année 1515, il faut signaler la production de quatre globes dont les auteurs adoptent les idées de Waldseemüller. Les deux premiers, quoique de petites dimensions, sont très importants. L'un est du cosmographe Schöner, qui le fit pour accompagner une description de la Terre, où on lit que la quatrième partie du monde est nommée d'après Americo Vesputio, qui en fit la découverte en 1497. Le globe porte en gros caractères, au centre de la partie méridionale, le mot *America*. Le second globe est encore plus curieux, c'est celui de la Bibliothèque nationale de Paris, connu sous le nom de *Globe Vert*, que l'on attribue aussi à Schöner et qui est certainement de son école s'il n'est de lui. Le nom d'Amérique s'y lit à quatre endroits différents et, pour la première fois dans les documents cartographiques, on le voit inscrit sur l'Amérique septentrionale ainsi que sur l'Amérique centrale. Les deux autres mentions du nom se trouvent l'une à la partie supérieure de l'Amérique du Sud, l'autre vers le centre. Il est évident, que pour l'auteur de ce globe la découverte du continent entier appartenait à Vespuce. Les deux autres globes sont de la même époque, quoiqu'on ne puisse leur assigner une date précise. L'un fait partie de la collection Hauslab, l'autre n'est connu que par des fuseaux appartenant à Nordenskiöld. Tous deux portent le nom *America* à la partie méridionale.

Sous la date de 1520, nous trouvons un autre globe de Schöner, le plus beau qu'il ait fait parmi ceux qui nous restent, car il en a fabriqué beaucoup. Celui-ci est conservé à Nuremberg et est de plus grandes dimensions que les autres. L'Amérique du Sud y figure sous le nom de *America vel Brasilia sive popagalli terra*. Plus au Sud, il place un continent austral appelé *Brasilia interior*, qui est séparé de l'autre par un détroit, celui auquel on donna plus tard le nom de Magellan, mais qui, alors, n'était pas encore connu, puisque ce globe est antérieur au retour d'El Cano. Ici Schöner s'inspire évidemment de Vespuce qui avait deviné l'existence de ce détroit.

Une carte de cette même année 1520, qui a été longtemps célèbre, parce que l'on croyait que c'était la première où se trouvait le nom d'Amérique, est celle d'Apian, qui est datée et qui parut pour la première fois dans le Solinus de Camers, Vienne, 1520, et dans le Mela de Vadius, Basle, 1522. L'Amérique au Sud y est appelée *America provincia*.

Deux ans plus tard, le mathématicien lorrain, Laurent Frisius, qui donna en 1522 une nouvelle édition du Ptolémée de 1513, substitua à l'*Orbis Typus* de Waldseemüller une autre carte générale à laquelle il donna le même titre, mais où figure le mot *America* qui ne se lit pas

dans l'autre, et Thomas Aucuparius, qui écrivit la préface de cette édition, y fait un grand éloge de Vespuce, sans dire un mot de Colomb. Le Nouveau Monde avait déjà figuré sous ce nom dans plusieurs éditions de Ptolémée, mais c'est la première fois que le nom d'Amérique y prend place. Nous le retrouverons dans la plupart des éditions suivantes du géographe Alexandrin, notamment dans celles de 1525, de 1535, de 1541, où la carte de Laurent Frisius est reproduite sans aucun changement. Mais il faut remarquer que, tout en gardant cette carte, l'éditeur des deux Ptolémées de 1535 et de 1541, qui était l'infortuné Michel Servet, brûlé vif plus tard, s'éleva contre la grande part que l'on faisait à Vespuce dans la découverte de l'Amérique, au détriment de celle qui revenait à Colomb.

Mais cette timide protestation n'eut guère d'écho car, soit par conviction, soit par habitude, la plupart des cartographes continuèrent à inscrire le nom d'Amérique sur la partie méridionale des cartes qu'ils dressaient. C'est ce que fit Sébastien Munster, un des plus célèbres cosmographes du temps, dans les cartes générales (*Typus Universalis*) qu'il donna aux Ptolémées de 1540, 1542, 1545, 1552¹, ainsi que dans celles de sa *Cosmographie universelle*, ouvrage considérable qui fut plusieurs fois réimprimé de 1549 à 1675, en allemand, en latin, et en français: Simon Gryneus éditeur des trois éditions de 1532, 1537 et 1555 du *Novus Orbis* de Basle, fit de même.

Les cartes de ce type, c'est-à-dire celles où l'Amérique du Sud seule est désignée par le nom de *America*, et où cette partie du continent prend un développement plus considérable que celui donné à la partie septentrionale, auquel on n'attribuait encore aucune désignation générale, sont si nombreuses qu'il serait impossible de les énumérer toutes².

1. Les Ptolémées édités par Munster contiennent deux cartes où figure l'Amérique. La première, le *Typus universalis*, est généralement attribuée à Munster, mais il se pourrait bien qu'elle fut de Gryneus, l'éditeur du *Novus Orbis*, où on la trouve également. La seconde, qui ne peut être que de Munster, puisqu'elle figure dans toutes les éditions de sa *Cosmographie*, porte le nom de *Novus orbis* sur le continent entier.

2. Voici quelques-unes des plus intéressantes :

1524-1566. Trois cartes d'Oronce Finée, l'une donnée au titre de son *De orbis situ... epistola*, sans date, mais qui est vraisemblablement de l'année 1524 ou d'une époque très voisine; la seconde, qui appartient au *Novus Orbis* de 1532, édition de Paris, et la troisième, qui est de l'année 1536 et qui appartient au Ministère des Affaires étrangères. Cette dernière a été reproduite sans changement en 1566.

1530. Le *Typus Orbis Universalis*... d'Apicn.

1534. La mappemonde de Joachim Vadianus.

1542. Celle de la cosmographie en vers de Johannes Honter, qui a été souvent réimprimée.

Tous les cosmographes, cependant, ne suivirent pas ces exemples, et parmi les cartes importantes qui nous restent du xvi^e siècle, il y en a quelques-unes où le nom d'Amérique ne paraît pas du tout. Au nombre de celles-là il faut citer, en première ligne, la carte de Jean Vespucce de 1523 et 1524, où le nom d'Amérique qui figurait déjà à cette date dans bien des documents géographiques et cartographiques, est supprimé, procédé assez singulier de la part du neveu de celui auquel ce nom était emprunté¹. Sur le planisphère de Turin, de 1523 environ, un des plus beaux qui nous restent de cette époque, on constate la même omission qui, ici encore, est évidemment intentionnelle. Mentionnons aussi, comme présentant cette particularité, la belle carte de Ribero de 1529 et la grande et curieuse mappemonde de Sébastien Cabot, de 1544².

Jusqu'en 1538, les cartographes que les relations de Vespucce avaient convaincus, ou qui s'en rapportaient simplement à Waldseemüller, s'étaient bornés, comme on l'a vu, à n'attribuer qu'à l'Amérique du Sud le prénom du navigateur Florentin. Mais à cette date, un géographe qui ne tarda pas à devenir célèbre, Gérard Mercator, voulut étendre ce nom au continent tout entier. Sa première idée fut de répéter le nom sur les deux continents, et c'est ce qu'il fit dans sa mappemonde cordiforme de 1538 ; mais en 1541, il publia à Louvain les fuseaux d'un globe terrestre, où, pour mieux faire connaître sa pensée, il écrivit en gros caractères les deux premières syllabes du mot America sur le continent septentrional et les deux dernières sur le continent méridional.

1534. Celle de Gemma Frisius de l'Apicn, de cette date.

1534. Une grande et belle mappemonde anonyme de Venise, portant cette date.

1564. Les deux hémisphères du Ptolémée, de cette année.

1590. La carte de Myritius de son *Geographicum Opusculum*.

1587. La carte du *De Orbo Novo* du P. Martyr, de Paris.

Mentionnons aussi, comme rentrant dans cette catégorie, le Globe Doré dit de De Bure, de 1528 ; celui de Vopel de 1543 et celui de Demengener de 1552.

1. Cette omission peut s'expliquer par le fait que Jean Vespucce était aussi pilote royal de Castille, pays où la dénomination d'Amérique ne fut acceptée qu'au xviii^e siècle.

2. Sur les cartes des cosmographes suivants, le nom d'Amérique est également supprimé.

1527. Robert Thorne.

1527. Vesconte Maggiolo.

1548. Gastaldi.

1556. Gaspard Vopel.

1560. Nicolas de Nicolay.

1563. Gregorio Sideri.

1566. Ramusio.

1574. Aloysius Cesaris.

Malgré l'autorité que ce savant avait acquise en pareille matière, son idée ne fut pas immédiatement acceptée par tous les cartographes, car on retrouve encore le nom *America* sur la partie méridionale seule de bien des cartes et globes. Mais en 1570 l'émule, de Mercator, Abraham Ortelius, adopta sa manière de voir en n'écrivant le mot *America* que sur la partie septentrionale de la mappemonde de l'édition princeps de son célèbre Théâtre du Monde. Il ajouta toutefois à ce nom les mots *Sive India Nova*, que Mercator lui-même copia sur son *Orbis Terrae* de 1587, mais qui ne figurent à notre connaissance que sur bien peu de cartes ¹. Ce sont les cartographes du xvii^e siècle de l'école flamande qui firent prévaloir définitivement les deux dénominations d'Amérique septentrionale et d'Amérique méridionale, dénominations qui sont les seules qu'on trouve sur les Cartes de Duval et de Sanson de la seconde moitié du xvii^e siècle.

CONCLUSION

Les faits qui ont été exposés dans les deux études que nous avons consacrées à Vespuce se résument facilement et expliquent tout naturellement l'attribution de son nom au Nouveau Monde.

Après Cabot et avant Colomb, qui ne se rendirent point compte de leur découverte, Vespuce aborda à la terre ferme.

Le premier, il reconnut que cette terre formait un continent distinct de l'Asie et y vit un Nouveau Monde.

Le premier aussi, il comprit qu'il n'y avait pas d'autre voie pour se rendre aux Indes par l'Ouest que celle prise plus tard par Magellan et qu'il voulait prendre lui-même.

Voilà certainement ce qui est à son acquit. On ne peut lui reprocher ni d'avoir donné une large publicité à ses relations, dont il paraît ne s'être jamais occupé, ni de s'être attribué le premier rôle dans les expéditions maritimes auxquelles il prit part.

On ne peut dire non plus qu'il fit aucune démarche pour faire donner son nom aux terres qu'il avait découvertes ; il envoya ou fit envoyer ses relations et peut être aussi des cartes au duc René, mais il certain qu'il resta étranger aux publications de Saint-Dié,

L'opinion que les cosmographes lorrains donnèrent au Nouveau Monde le nom de Vespuce parce qu'ils reconnaissaient à ses découvertes la

1. Parmi celles-là, on remarque la carte de Wylflet de 1597, et celle de Mathias Quad, de 1608, qui est une des dernières où l'on trouve cette désignation que Mercator et Ortelius eux-mêmes finirent par écarter.

priorité sur celles de Colomb, a longtemps prévalu et est encore soutenue par quelques auteurs. Cette manière de voir est très contestable, et, selon nous doit être écartée.

A l'époque où parut la *Cosmographie Introductio*, le véritable caractère des découvertes de Colomb n'était pas encore bien connu. On savait qu'il avait découvert les Antilles et on n'ignorait pas qu'à l'Ouest de ces îles il avait touché à une terre continentale. Mais on savait aussi qu'il était convaincu que cette terre était l'Asie, et, bien qu'aucun cosmographe du temps ne partageât cette singulière illusion, on crut que cette terre n'était pas celle que Vespuce avait appelée un Monde Nouveau et il est probable que Colomb lui-même partagea cette opinion, car il est toujours resté en excellents termes avec le Florentin et n'a jamais su que le Monde Nouveau de ce dernier était le même que celui auquel il avait abordé en 1498 et en 1503.

La cause de cette erreur vient de ce que l'Amérique du Nord ne fut connue, dans ses traits essentiels, qu'assez longtemps après l'Amérique du Sud. En 1507, on ignorait encore que les terres nouvelles découvertes à l'Ouest appartenaient à la même formation territoriale, et comme Vespuce fut réellement le premier qui reconnut que la partie de l'Amérique du Sud, dont il avait exploré le littoral et à laquelle il avait donné le nom de Nouveau Monde, était une terre continentale distincte de l'Asie, on trouva tout naturel de désigner ce Monde Nouveau par son nom. C'est, en effet, à cette seule partie de l'Amérique que les cosmographes de Saint-Dié entendaient donner le prénom de Vespuce, et cette désignation paraissait si bien justifiée, que tous les géographes du temps l'adoptèrent dans leurs écrits et pour leurs cartes. Lorsque plus tard on reconnut que le Monde Nouveau embrassait toutes les régions découvertes par Colomb et par les autres navigateurs contemporains, et que la priorité de l'idée dont cette découverte était la conséquence appartenait réellement au Génois, il n'était plus possible de substituer son nom à celui du Florentin, que l'usage avait sanctionné et qu'on finit par étendre au Nouveau Monde tout entier. Cette injustice, on le voit, ne fut pas l'œuvre des cosmographes de Saint-Dié : ce fut celle de leurs successeurs.

L'œuvre de Vespuce fut néanmoins considérable, et s'il est vrai que c'est Colomb qui lui ouvrit la voie, comme il l'ouvrit à Cortez, à Pizarre et à tous les conquistadores, il est également vrai que c'est au navigateur florentin seul qu'appartient le mérite d'avoir su ce qu'il avait découvert. Aucun autre navigateur du temps n'eut cette clairvoyance, et devant ce fait, indéniable aujourd'hui, on peut se demander si réellement le Gymnase vosgien n'était pas justifié à agir comme il l'a fait.

